

ESSAI

L'idée de société en éthologie¹

par

Vinciane DESPRET²

I. Introduction

Pour introduire une réflexion se donnant pour ambition de traiter l'idée de société dans le monde animal, il aurait été sans aucun doute logique, voire préférable, de définir d'abord ce que nous désignons sous la notion de société, ce que cette notion recouvre et ce qu'elle exclut. Or voilà notre difficulté : nous ne pouvons donner aucune définition de la société qui ne soit ni trop large — et qui inclurait dès lors une simple rencontre fortuite — ni trop étroite — cette définition alors ne permettrait pas de mettre en évidence certains phénomènes originaux constitutifs de certaines sociétés mais qui sont absents dans de nombreuses autres.

Devant une telle difficulté, nous reste alors à considérer ce vide de contenu comme l'occasion, le départ d'une réflexion qui porte autant sur "l'idée" de société que sur les sociétés elles-mêmes. La locution "l'idée de société" exprime de manière relativement synthétique le sens de la réflexion que nous nous proposons de tenter : le terme "idée", et pareillement celui de "société", présentent l'un et l'autre certaines caractéristiques particulières. Analysons d'abord les particularités de l'expression "société". Pour qu'un groupe d'individus puisse mériter le nom de société, il faut que les individus composant ce groupe présentent certaines qualités qui leur permettent de fonder, de construire ou de maintenir un groupe social relativement stable. Ces qualités ou conditions sont rassemblées sous la dénomination "social". En procédant de la sorte, c'est-à-dire en focalisant notre attention sur les conditions plutôt que sur les caractéristiques propres de la société, nous ne faisons que reculer le problème puisqu'il s'agit de définir à présent ce que recouvre le terme "être social". Ici encore les équivoques ne manquent pas, et le rapport du social à la société connaît un décours au sein duquel les contradictions accompagnent l'évolution de chacun des termes. Être social n'a pas toujours voulu dire la même chose ; plus encore, être social ne désigne pas la même réalité chez tous les éthologistes contemporains. En affirmant cela, nous touchons ici aux problèmes soulevés par la seconde partie de notre locution "l'idée de société".

¹ Séminaire de Socioéthologie fait aux licences en Zoologie, Psychologie et Sociologie (Prof. J.-Cl. RUWET, Faculté des Sciences de l'Université de Liège, Institut de Zoologie, Quai Van Beneden, 22, B-4020 LIEGE).

² Assistante au Service de Psychologie du département des Sciences philosophiques et des Sciences de la Communication, Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège (Résidence André Dumont, Place du 20 Août, 32, B-4000 LIEGE).
Adresse privée : Impasse de l'Ange, 26, B-4020 LIEGE, Belgique.

L'expression "idée" peut référer à nombre de significations³ ; cependant, pour introduire notre propos, la plus commune de toutes les acceptions fera parfaitement l'affaire. "Avoir une idée sur la question" signifie, chacun le sait, avoir une opinion bien arrêtée au sujet de quelque chose, pouvoir juger de cette chose, la qualifier. Indépendamment de la nuance de jugement que porte cette expression, "l'idée **de** quelque chose" désigne l'idée que l'on se fait de cette chose, c'est-à-dire sa représentation. Ces deux acceptions communes — l'opinion et la représentation — présentent implicitement une même orientation : le sujet pensant qui s'exprime — ou dont on exprime la pensée — propose une définition ou configuration personnelle, une représentation particulière de ce dont il a l'idée. En d'autres termes, l'idée n'est pas la chose et la représentation exerce toujours une torsion sur la chose représentée. Dès lors, "l'idée de société", en éthologie, ne peut se résumer à une simple énumération de quelques unes des sociétés animales, elle est aussi un ensemble d'"idées" que les auteurs ont, ou ont eu, sur la question.

"Être social" ne veut donc pas dire la même chose pour tous les éthologues, à la fois parce que le sujet qui parle (le chercheur) et l'objet dont on parle (l'abeille, le babouin, l'oiseau) ne sont, ni d'un côté, ni de l'autre, les mêmes. Pour KUMMER, qui observe le babouin *hamadryas*, être social ne signifie pas la même chose que pour STRUM, lorsqu'elle observe le babouin *Papio anubis*. Pour l'entomologiste JAISSON, être social ne désigne pas les mêmes comportements que ceux que recense l'ornithologue ZAHAVI. Cela tient à la fois au fait de KUMMER, STRUM, JAISSON ou ZAHAVI, et à la fois au fait que la socialisation de l'abeille ne rencontre pas les mêmes impératifs et les mêmes contraintes que celle de l'oiseau cratérope, et que celle du babouin *hamadryas* connaît une histoire bien différente de celle du *Papio anubis*. Faits rapportés ou observations sont un savant mélange de deux individualités — celle de l'observateur et celle de l'observé — créant une **relation**. Cette relation devient productrice de sens puisqu'elle attribue du sens ou une signification à ce que le chercheur observe, puisqu'elle se fonde sur — et donne naissance à — une série de définitions. Cette production de sens s'actualise dans les écrits des chercheurs. C'est principalement à partir de ce matériel que nous investiguerons comment s'effectue la production d'un sens au terme social. Comprendre comment une **relation** peut être productrice de sens exige que nous nous intéressions aux deux pôles de la relation : le pôle du discours humain sur la socialité, bien entendu, puisqu'il donne un cadre lexical et idéologique aux observations (antérieurement et ultérieurement), mais aussi le pôle du groupe d'individus singuliers, — abeille, babouin ou cratérope, en l'occurrence — plus ou moins créateurs de relations sociales, plus ou moins inventeurs de compromis entre les intérêts particuliers et ceux du collectif. Tournons-nous dans un premier temps vers les particularités du discours humain lorsqu'il tente de se représenter le social et la société.

³ Et notre titre se réfère tout autant à elles qu'à celle que nous développons. Il est évident que "l'idée de société" désigne tout autant la systématisation de phénomènes, la réduction à l'unité, la forme distinctive... On retiendra de ces différences de définitions du terme "idée" un dénominateur commun : on pourrait le définir grossièrement comme ce qui constitue un écart entre les phénomènes divers (de la réalité) et la représentation unifiée (du sujet connaissant) que l'on peut s'en faire (les phénomènes divers étant en l'occurrence les différentes manières dont l'animal use pour s'associer et l'idée étant le concept de société qui les résume et les décrit ou encore qui leur préexiste et permet leur classification).

I.1. Les discours humains sur la socialité

L'étude de la vie sociale dans le monde animal offre certaines particularités que ne présente pas nécessairement — ou à tout le moins pas de manière aussi marquée — la recherche sur des sujets comme les stratégies alimentaires, les comportements moteurs ou les modèles de reproduction. Ces particularités peuvent se définir sous la forme d'enjeux complexes et souvent implicites. Si les controverses autour de comportements comme celui de la réponse de suite (*following*) ou encore des comportements migratoires se résument souvent à de vieilles querelles entre tenants d'une position innéiste et défenseurs de l'idée qu'une majeure partie du comportement n'est pas programmée, les débats concernant la vie sociale dans le monde animal, quant à eux, se compliquent singulièrement. Au centre du débat, se repose, avec tous les enjeux qui l'accompagnent, la vieille question de l'analogie : en l'occurrence ici, la société animale est-elle une société au même titre que la société humaine ou n'est-ce que par analogie que l'on peut en parler ? Doit-on retirer ou laisser à l'homme le privilège d'être, comme le définissait ARISTOTE, le seul animal politique ?

Plus que tout autre recherche, l'étude du comportement social animal se veut, de manière explicite ou implicite, de contribuer au fondement d'une véritable **anthropogénèse**. En d'autres termes, si le comportement alimentaire est étudié pour lui-même et si l'animal en est le véritable sujet (objet), le référent ultime du comportement social sera toujours l'homme dont il s'agit de réinventer un passé, de comprendre l'apparition, de saisir l'événement fondateur.

Cette "réinvention" renoue, sous de nombreux aspects, avec les mythologies. D'abord, le "comment" du discours s'avère n'être, en définitive, rien d'autre qu'un "pourquoi". Plus clairement dit, la question « Comment se développe la socialité dans l'évolution ? » cache la question fondamentale « Pourquoi sommes-nous devenus ce que nous sommes ? ».

Ensuite, autre aspect du mythe, cette recherche de l'origine ne cesse d'être constamment réinventée : il s'agit d'une histoire révolue qu'il faut reconstruire. Le choix des indices (par exemple les espèces que l'on considère comme présentant les comportements précurseurs) va lui-même affecter la création et la forme particulière de ces mythes. La sélection des indices est elle-même déterminée par ce que nous croyons être les conditions d'émergence de la socialité : lutte pour la survie dans des contrées arides au climat rude ou Eden abondant et pacifié ? Résolution des conflits par la prise de pouvoir unilatérale de quelques-uns ou contrat social égalitaire sous la forme d'un compromis entre le bien individuel et le bien social ?

Ensuite, les histoires que nous racontons pour élucider l'émergence de la socialité présentent une caractéristique étonnante : plus nombreux seront les faits qui permettent d'en rendre compte, plus la logique de l'histoire sera incohérente, contradictoire et erratique dans les niveaux d'explication. Si l'on compare les schémas pré-darwiniens aux schémas contemporains, l'on ne peut que s'étonner de la rigueur et du manque de preuves des premiers, de l'abondance documentaire et de la fantaisie logique des seconds (voir, à ce sujet, l'analyse de STRUM et LATOUR, 1986). Malgré ces différences formelles, les schémas contemporains s'inscrivent néanmoins dans les structures générales inventées par les premiers penseurs de la socialité (par exemple HOBBS, ROUSSEAU, NIETZSCHE, ENGELS, FREUD). En cela aussi, les narrations contemporaines gardent des liens intimes avec les récits mythomorphiques.

Enfin, l'on ne peut s'empêcher de remarquer que les récits des origines de la socialité présentent cette possibilité de lecture en étage qui fait la caractéristique de certains mythes : la même histoire se fait descriptive de l'ontologie à certains niveaux d'analyse, elle révèle une métaphysique à d'autres et surtout, elle se fait prescriptive lorsque derrière la rationalité scientifique apparaît en filigrane une véritable morale. Être social, dans de nombreux discours sur la socialité, c'est être sociable ; dans cette mesure, être social, c'est être moral. Se sont créés, dans l'imaginaire collectif et les discours scientifiques mythomorphiques qui révèlent cet imaginaire, des liens historiques entre socialité et moralité. Ceci conduit de nombreux auteurs à étudier les comportements sociaux en ce qu'ils préfigurent les comportements pro-sociaux, c'est-à-dire des comportements "positifs" orientés vers autrui, comme les comportements d'empathie, de sympathie ou d'altruisme. S'établissent ainsi des distinctions du type "géométrie du troupeau égoïste" (HAMILTON) *versus* groupe coopératif. Être social ne recouvre pas seulement le fait de vivre en société à certains des moments du cycle vital, mais se réfère à toute une série de comportements favorables à cette vie en société qui se sont développés dans le sens de la moralité (l'attachement, le partage, l'inhibition de l'agressivité,...).

Une rupture s'amorce dans les années soixante, avec WYNNE-EDWARDS et LORENZ. Assez paradoxalement, si la définition de "social" rompt totalement avec l'une des deux significations traditionnelles et contredit le sens commun, par ailleurs elle confirme et élargit l'univers référentiel du social confondu avec la morale. Les deux auteurs vont en effet, d'une part, considérer le fait social comme absolument indépendant de la constitution de toute société : un animal solitaire peut être social. D'autre part, seront dorénavant considérés comme sociaux des comportements considérés chez l'homme comme asociaux : l'agressivité et l'exclusion de certains du droit à se nourrir, à se loger et à se reproduire. L'animal peut être social sans former de société, il peut même être social et vivre seul sur son territoire en n'entretenant que des rapports épisodiques et même conflictuels avec ses voisins. Il n'y a donc plus une simple identité entre le comportement social et pro-social, en apparence. Cependant, cette rupture de l'identité n'est rupture qu'en apparence dans la mesure où ces exclusions sont en fait des phénomènes dont la finalité est éminemment sociale : les exclusions sont des conventions respectées par les animaux d'un groupe ou d'une espèce qui subordonnent l'intérêt individuel au profit d'un bien commun. Ici encore, le comportement social est, en dernier ressort, un comportement moral.

Ce n'est que ces dernières années que le comportement social animal échappe au cadre strict de la moralité pour s'insérer dans une nouvelle classification : avec elle, le comportement social devient un véritable comportement politique. A l'idée d'une société d'individus sociaux-moraux-coopérateurs se substitue l'idée d'une société d'individus sociaux-négociateurs. Ce changement du contenu de la définition du social ne peut se faire qu'au prix d'un réaménagement du paradigme définissant ce qu'est une société. Nous désignons sous le terme paradigme un modèle qui permet d'inscrire des phénomènes, de les ordonner et de les comprendre, de les interpréter d'une certaine manière. Le nouveau paradigme permet d'interpréter certains comportements comme autant de manières de construire ou de restaurer l'ordre social. La socialité, définie à partir de cette nouvelle perspective, désigne un ensemble de caractéristiques qui constituent des compétences particulières à construire une société.

Notre réflexion connaîtra deux temps, trois types de société, deux critères et deux paradigmes : après avoir envisagé, de manière sommaire, le

décours historique de la définition du terme “social”, nous tenterons de comprendre trois types de société — les abeilles, les babouins, et une espèce d’oiseaux sociaux, les cratéropes — en utilisant deux types de questions : la première demande « dans quel paradigme nous situons-nous avec cette configuration particulière “auteur-animal donné” ? » et la seconde investigate « comment s’opère la gestion du conflit d’intérêts entre l’intérêt individuel et celui du groupe ? ». La première question apportera les particularités de chacun des deux paradigmes définissant ce qu’est une société : le paradigme “ostensatif” considère l’individu comme social lorsqu’il **obéit** aux règles sociales (ou à des invariants propres à l’espèce), le paradigme “performatif” attribue aux acteurs sociaux la construction des règles sociales. L’individu social est dès lors un acteur social qui **crée** les règles de son univers relationnel. La seconde question complète et explicite les paradigmes en essayant d’élucider la relation entre les compétences sociales créatives et la gestion du compromis entre les conflits d’intérêts : plus le compromis entre l’intérêt commun et l’intérêt individuel doit être résolu d’abord, improvisé surtout par les acteurs sociaux eux-mêmes (à cause de l’intensité du conflit ou de l’instabilité des solutions qu’ils peuvent y apporter), plus ceux-ci devront manifester de compétences sociales élaborées, créatives, voire imprévisibles. Plus encore dès lors, le paradigme performatif montrera l’utilité de son utilisation.

1.2. Equivoité du terme “social”

1.2.1. La rupture de la théorie de la sélection de groupe

Le terme “social”, nous venons de le mentionner, a longtemps désigné le fait de vivre ensemble et de présenter certaines qualités pouvant favoriser cette vie en commun : des capacités de communication, de coopération et de tolérance de l’autre.

Avec WYNNE-EDWARDS et la théorie de la sélection de groupe, la rupture est étonnante : être social ne désigne plus la vie en société mais le respect de conventions favorables au groupe ou à l’espèce.

Les observations de WYNNE-EDWARDS l’amènent à reposer — et à repenser dans d’autres termes — la question malthusio-darwinienne de la régulation démographique : si l’on observe cette régulation, l’on ne peut manquer de se rendre compte que la population varie toujours dans des limites assez strictes que ne permettent pas de prédire les explications traditionnelles. Selon ces dernières, quatre facteurs seraient responsables du fait que les populations finissent toujours par connaître des moments de déclin, après une période de croissance et une densité extrême : la pénurie des ressources, l’augmentation des risques face à la prédation, la multiplication de la transmission des parasites, favorisée par la trop grande promiscuité, et certains facteurs climatiques. Ces quatre facteurs entraînent la disparition des individus plus faibles ou moins adaptés et constituent l’un des principes fondamentaux de la sélection naturelle.

Or, le seuil de densité extrême ne semble jamais devoir être atteint, comme si la régulation était agie de manière préventive. Les croissances et décroissances semblent plutôt le fait d’un équilibre homéostatique n’atteignant jamais le point de rupture.

Si l'on considère les potentialités réelles de croissance d'une population, cet équilibre dynamique semble cependant difficile à expliquer. Comment comprendre en effet ce que de nombreuses observations indiquent : les taux de naissance et de mortalité varient en fonction de la densité de la population ?

Il y a, selon WYNNE-EDWARDS, des mécanismes de régulation démographique qui empêchent les populations d'atteindre un seuil de densité pour lequel les ressources seraient irrémédiablement épuisées. Les ressources alimentaires d'une espèce donnée étant constituées essentiellement d'êtres vivants animaux ou végétaux, il est impératif pour le groupe d'éviter la surexploitation de l'habitat. On peut considérer les proies comme les intérêts d'un capital permanent : aussi longtemps que le consommateur n'exploite que ces intérêts, le capital reste intact et peut alors produire de nouveaux intérêts l'année suivante. Le principe important de la régulation démographique réside donc dans le fait de laisser le capital intact, c'est-à-dire, pour le cas des espèces prédatrices par exemple, de laisser un nombre suffisant de proies qui puissent se reproduire à la saison suivante. Ce principe ne peut fonctionner que si les populations restreignent leur effectif avant qu'il ne soit trop tard, c'est-à-dire avant que les contraintes externes — la pénurie du capital — n'éliminent le groupe entier.

Quels principes régulateurs pourraient être candidats à ce rôle essentiel pour le maintien d'un groupe ou d'une espèce ? La réponse de WYNNE EDWARDS sera proche de celle de LORENZ : il faut un principe qui régule la répartition des individus dans l'espace des ressources et qui, en même temps, prévienne une croissance exponentielle de la population. La territorialité chez WYNNE EDWARDS et l'agression chez LORENZ, vont avoir cette fonction vitale.

Pour de nombreuses espèces d'oiseaux, le fait de posséder un territoire s'avère la condition *sine qua non* pour s'accoupler et se reproduire. Si tous les territoires sont occupés dans un espace donné, les oiseaux qui n'ont pu s'établir devront migrer ailleurs ou rester auprès du couple reproducteur et y attendre qu'un territoire se libère. Cette manière de lier la possession d'un territoire et la possibilité de se reproduire constitue la solution par laquelle l'animal prend une part active dans le maintien de l'équilibre entre la population et les ressources disponibles, et évite la surexploitation de ces dernières. Le système territorial, quel qu'en soit la forme, en permettant à un nombre restreint de membres d'une communauté d'assurer sa descendance et en empêchant les autres, assure ainsi l'homéostasie du système démographique.

« L'essence de la territorialité est donc de réguler le nombre des gagnants et de diviser la population entre ceux "qui ont" et "ceux qui n'ont pas" » (WYNNE-EDWARDS, 1986, p. 6). Si les consommateurs sont programmés à défendre des territoires plus larges que ceux que nécessitent les besoins réels, la règle de ce programme — "défends, si tu le peux, un large territoire" — prévient la surexploitation et préserve l'intégrité du capital. Le comportement territorial, dans cette perspective, s'avère être non seulement une convention adaptative, mais un comportement social qui bénéficie au groupe entier.

Le problème n'est cependant que partiellement résolu : il y a de nombreuses espèces qui ne défendent pas de territoire. La régulation démographique semble pourtant y obéir aux mêmes lois. Au sein de ces espèces, on ne peut manquer de remarquer que la hiérarchie semble prendre des formes très parallèles à la territorialité.

Selon WYNNE-EDWARDS, la hiérarchie, tant chez les oiseaux sociaux que chez de très nombreuses espèces grégaires dont elle caractérise le système social, joue un rôle alternatif — et parfois même simultané — au rôle de la territorialité. Dans un système hiérarchique, l'individu dominant, communément appelé individu *alpha*, possède un privilège d'accès aux ressources. Si les ressources viennent à manquer, les individus haut placés dans la hiérarchie mourront se nourrir, les individus subordonnés risquent, quant à eux, de se trouver bredouilles.

Les ressources convoitées ne se limitent cependant pas aux ressources alimentaires. De la même manière que dans un système de régulation démographique fondé sur la territorialité, la hiérarchie ne se résume pas au seul fait de l'exclusion de certains du droit à se nourrir : le droit à se reproduire sera lui aussi déterminé par le statut puisque le ou les individus dominants monopolisent les partenaires potentiels. L'inhibition de la capacité reproductive des individus subordonnés peut prendre des formes variées. Chez de nombreux insectes sociaux, cette inhibition sera physiologique et précocement déterminée ; chez les oiseaux et les mammifères, elle apparaît plus tardivement et résulte de la tournure des interactions sociales.

Au vu de ces nombreuses observations, WYNNE-EDWARDS conclut à l'existence d'un code social qui fixe aux membres d'un groupe ses règles de conduite. La territorialité et la hiérarchie jouent le rôle de conventions sociales par lesquelles chacun des membres du groupe agit pour le bénéfice commun, aux dépens parfois de sa survie individuelle ou de sa postérité. Un programme social fondé sur de telles restrictions — en exigeant de certains de ses membres le sacrifice de sa survie ou de sa fertilité — n' a pu évoluer sous la pression de la seule sélection individuelle — puisqu'il la contredit pour les "perdants". Il doit donc exister un mécanisme sélectif dont l'unité de survie n'est pas l'individu mais le groupe ou l'espèce à laquelle il appartient.

C'est à une nouvelle définition de la socialité que nous convie l'auteur puisque "être social", dans ce contexte, ne se limite plus au simple fait d'être grégaire : "être social" implique la reconnaissance et l'obéissance à certaines conventions concernant les relations et les interactions entre les individus. « *Le chat, généralement considéré comme l'animal indépendant par excellence, reconnaît, écrit WYNNE-EDWARDS, les hiérarchies et les droits des autres et ces hiérarchies sont aussi puissantes, ritualisées et topographiques que celles que l'on peut trouver chez de nombreux animaux grégaires* ».

La définition de la socialité de WYNNE-EDWARDS est séduisante dans la mesure où elle opère cette rupture de sens. Toute rupture de sens, en tant qu'elle incite à regarder les choses autrement et à poser de nouvelles questions, à prendre en considération de nouveaux problèmes — et c'est bien là le mérite unanimement reconnu à WYNNE-EDWARDS — est enrichissante. Nous ne retiendrons cependant pas cette définition pour notre propos.

Nous allons plutôt nous focaliser sur un questionnement qui nous conduit à repenser le lien existant entre le fait d'être social, la société et les significations que peuvent prendre ces termes quand on les applique au monde animal. De manière plus précise, nous posons la question de savoir si toutes les sociétés animales sont appelées "société" dans le même sens, et si tel n'est pas le cas, quelles sont les différences entre les diverses définitions. Plus concrètement, peut-on dire que la fourmi ou l'abeille forment une société au même titre que

le babouin ou le chimpanzé ? Et le babouin crée-t-il une société au même titre que l'acteur social humain ? La rupture est-elle, comme le veulent certaines théories du grand partage, entre l'animal et l'humain, ou se situe-t-elle ailleurs ? Quel est le lien entre le social et la société ? Le terme "social" a rompu avec le terme de "société" dans les théories de WYNNE-EDWARDS ; nous venons de l'évoquer. Comment envisager de repenser le lien qui les unissait autrefois ?

1.2.2. Le décours étymologique du terme "social"

Le terme "social", nous venons de l'esquisser, est loin d'être un terme univoque. Sa racine latine *seq* qui donnera *sequi* réfère au fait de suivre. De nombreux langages semblent suivre le même décours : "être social" prend sa source dans le fait de suivre, ensuite dans celui de s'unir, de s'associer, de s'allier, enfin dans le fait d'avoir quelque chose en commun. Certains indices nous permettent de suggérer que l'évolution de la socialité respecte ce même décours.

Le fait de suivre peut prendre, dans l'évolution d'un individu (niveau de l'ontogénèse) ou d'une espèce (niveau de la phylogénèse) vers la socialité, une importance cruciale. L'on se rappellera qu'au niveau de l'ontogénèse, la réaction de suite est une réaction tellement importante pour la survie chez certaines espèces qu'elle est inscrite dans le programme et se manifeste dès les premières heures après la naissance.

Au niveau de la phylogénèse, le fait de suivre a dû — et peut toujours pour certaines espèces — constituer un véritable précurseur de la vie sociale. La naissance d'une nouvelle colonie d'abeilles commence par le fait qu'une partie des membres de l'ancienne ruche suivent la reine (l'essaimage) ; l'agrégation qui fonde les groupes prend souvent l'allure d'individus qui se suivent.

Au niveau de l'ontogénèse, la réaction de suite ou du maintien de la proximité sera déterminante dans la socialisation du jeune. Souvenons-nous des expériences de LORENZ sur l'empreinte : ces expériences montrent clairement que c'est le partenaire social adéquat que le petit oison apprend à identifier à ce moment précoce. Il constitue le modèle des relations futures. Dans quasiment toutes les espèces sociales, les relations précoces vont être déterminantes pour le devenir social des individus. Le petit acquiert des compétences sociales d'autant plus complexes que la partie du programme lié à ces apprentissages est souple, que la mère ou les parents sont capables de répondre à ses besoins de dépendance et d'autonomisation. Nous renvoyons pour le détail à notre texte antérieur (DESPRET, 1991, pp. 172-73).

II. Origines de la socialité dans la phylogénèse

II.1. Causes ultimes et causes proximales

Lorsque l'on parle de l'origine d'un comportement ou d'une structure, l'on se réfère généralement à un système explicatif invoquant les causes de ce comportement ou de cette structure. Des deux séries de causes généralement invoquées, l'une se donne pour mission de rendre compte du **comment**, c'est la série des causes proximales ou mécanismes causals proches, l'autre se donne

pour tâche de comprendre le **pourquoi** de la structure ou du comportement, c'est-à-dire d'en analyser les fonctions en les considérant comme les conditions du maintien du comportement. En ce sens, cette série de causes est appelée "causes ultimes" parce qu'elle explique le maintien du comportement ou de la structure par la fin qu'il ou elle remplit, c'est-à-dire par le fait qu'elle a joué un rôle essentiel pour la survie de ceux qui ont possédé ou qui possèdent ce comportement ou cette structure.

Lorsque l'on parle des origines de la socialité, il est important de souligner et de corriger une erreur fréquemment rencontrée dans les récits mythomorphiques des origines qui confondent les niveaux du comment et du pourquoi : selon nombre d'entre eux, c'est par amour du semblable que les animaux se sont réunis, ou dans la version plus prosaïque, c'est parce qu'ils étaient sociaux que les animaux ont formé des sociétés. Or, les compétences sociales des animaux n'ont pu, contrairement à ce qu'invoquent ces récits, être à l'origine de l'agrégation. Ce n'est donc pas par amour des congénères que les premiers individus sociaux se sont réunis. Quelles que soient les raisons pour lesquelles cette forme de vie est apparue au cours de l'évolution, les compétences et caractéristiques particulières liées à la faculté de créer une société ont dû n'être qu'une adaptation secondaire à un nouvel environnement. Cet environnement est nouveau en ce sens que ces objets sont désormais les conspécifiques. En d'autres termes, ce n'est pas parce que les animaux sont sociaux qu'ils se sont réunis, mais parce qu'ils se sont réunis qu'ils sont devenus sociaux, au sens commun du terme. **Comment** ils se sont réunis constitue, en fait, une tout autre histoire, rarement racontée.

La plupart des scénarios invoqués pour rendre compte de l'émergence de la socialité présentent deux caractéristiques : ils se confondent avec les scénarios relatant la naissance de la coopération, d'abord ; ils sont exprimés en termes de causes ultimes ensuite. Rares sont les hypothèses en termes de causes proximales : il est une chose de dire **pourquoi** la vie en groupe a pu être avantageuse et se maintenir — causes ultimes —, il en est une autre d'expliquer **comment** certains animaux vont, à un moment donné, "décider" de former ou de ne pas quitter une agrégation (causes proximales).

En termes de **causes ultimes**, on considère généralement que le groupe se maintient quand (1) il constitue une meilleure défense contre le prédateur ; (2) quand il représente un avantage dans la recherche de nourriture (chasse en commun, consommation de ressources groupées et massives). On note par ailleurs que plus les conflits d'intérêt sont élevés, plus petite sera la taille du groupe et inversement (ALEXANDER, 1987) et que les groupes de petite taille, face aux difficultés dans l'établissement d'un territoire (moment de grande fragilité du groupe, appelé moment de l'extinction r) favorisent les comportements coopératifs (WILSON, 1975). Les intérêts des organismes tendent à coïncider lorsque l'une des trois conditions suivantes est présente :

- (a) Lorsque le coefficient de liaison est élevé entre les membres du groupe. L'on sait par ailleurs que le degré de similarité génétique est d'autant plus élevé que l'on a affaire à de proches parents. Cette condition s'éclairera lorsque nous aborderons la théorie de la sélection de la parentèle à propos des insectes sociaux.
- (b) Quand deux ou plusieurs individus non apparentés se reproduisent par le même tiers individu (par exemple chez les insectes sociaux : chez les abeilles, seule la reine en principe, assume la fonction reproductrice).

- (c) Quand les menaces externes ne peuvent être contrées que par la coopération. Ceci résume en quelque sorte le pivot autour duquel s'organisent les causes ultimes évoquées plus haut : le succès de la défense contre la prédation et de l'utilisation optimale des ressources alimentaires. Ces deux causes ultimes peuvent se subsumer sous la notion de réponse à l'"aléatoire externe" (incertitude externe) dans la mesure où la prédation, au même titre que la pénurie des ressources, sont des dangers relativement imprévisibles.

Une hypothèse concernant les **causes proximales** doit tenir compte d'un fait important de l'évolution : la socialité a émergé, de manière indépendante, chez de nombreuses espèces. L'on peut donc envisager l'existence de plusieurs causes proximales, jouant ensemble ou de manière séparée, à des moments distincts chez des espèces distinctes. Une des hypothèses plausibles peut être inférée à partir des schémas conçus pour rendre compte de l'émergence de l'altruisme réciproque (AXELROD et HAMILTON, 1981). Certains groupes familiaux, face à des contraintes particulières, sont restés unis au lieu de se disperser. Le soin parental étendu a été attribué aux enfants qui ont bénéficié du fait de rester auprès de leurs parents. Tant que les bénéfices de la vie en groupe surcompensent les coûts, le groupe peut s'accroître. Si les conflits d'intérêt sont minimum, comme c'est le cas lorsque la condition (a) est remplie, le groupe peut devenir une colonie. C'est le cas des insectes éosociaux (comme les abeilles, voir plus loin). Un scénario en termes de causes proximales, qui complète celui d'AXELROD et HAMILTON, invoque le fait que les comportements sociaux peuvent résulter, à l'origine, d'un conflit entre parents et enfants chez les espèces solitaires qui présentent des comportements parentaux : l'intérêt des parents étant la meilleure propagation de leurs gènes, celui des enfants étant de s'assurer les soins les plus prolongés dans le temps. Les conflits entre parents et enfants ont toutes les chances de se résoudre en faveur des parents qui l'emportent par la taille, la force et l'expérience. Mais si, quand les jeunes deviennent une charge inutile, les parents, au lieu de les disperser, les asservissent au profit de leur propre reproduction, l'évolution se dirige vers un système d'éosocialité. Les parents, dans cette perspective, "manipulent" leurs descendants en inhibant leur fonction reproductrice et en les exploitant au service de la progéniture. Ce scénario s'applique tout particulièrement bien aux hyménoptères. Selon ALEXANDER, seules deux espèces d'oiseaux présentent ces caractéristiques. On pourrait bien sûr envisager que les aidants au nid qui restent au territoire natal pour aider les parents à élever les couvées suivantes présentent des comportements semblables. Les faits nous indiquent cependant que l'inhibition de la fonction reproductrice n'est pas physiologique — ou du moins l'est peu, l'on peut évidemment envisager que, chez les jeunes mâles, la diminution du taux de testostérone liée à la proximité de la mère en est une variante chez certaines espèces (notamment, l'alcyon pie *Ceryle rudis*, [REYER, 1990]) puisqu'elle favoriserait en outre l'émergence du comportement parental (BROWN & BROWN, 1990) —, l'aide est souvent facultative et la reproduction seulement différée dans de nombreux cas. Chez les mammifères, le rat-taupe développe par contre une structure étonnante : une mère dominante asservit ses filles. Celles-ci restent de petite taille et sont stériles, visiblement sous l'influence d'agressions maternelles continues. Elles consacrent leur temps à l'élevage de leurs jeunes frères et soeurs jusqu'à la mort de la mère dominante. A ce moment l'une d'elles la remplacera (REEVE et SHERMAN, 1991).

II.2. Les insectes éosociaux

A première vue, les insectes sociaux présentent le cas le plus extrême de la subordination de l'intérêt individuel au bien de la société. Il faut peut-être rappeler ici ce que l'on appelle, dans les théories de l'évolution, l'intérêt individuel. Ceci nous permettra de comprendre l'hypothèse selon laquelle l'organisation des conflits individuels détermine la forme de la socialité. Chez les insectes éosociaux, c'est parce que les conflits entre intérêts individuels sont réduits au minimum que la subordination de chacun au groupe devient la meilleure stratégie individuelle possible. En d'autres mots, le cas des insectes éosociaux a ceci de particulier que le conflit entre intérêt individuel et intérêt commun est précocement résolu, et que le compromis entre les deux est assez strictement programmé et demande peu de créativité de la part des individus.

II.2.1. Intérêt individuel et aptitude darwinienne globale

L'intérêt individuel, dans l'hypothèse darwinienne, se résume en dernier ressort au fait de laisser un plus grand nombre de descendants possibles. Un individu qui ne posséderait pas cette règle dans son programme ne laisserait aucun descendant. La règle « Croissez et multipliez-vous » n'est pas la meilleure règle dans la nature (elle peut même s'avérer nocive pour l'espèce), mais elle est la seule règle possible au cours de l'évolution. Dès lors, comment comprendre les individus qui semblent obéir à une règle qui leur commande de ne pas se reproduire ? Comment comprendre que des individus vont s'occuper de la reproduction de leur mère, nourrir leur soeur et ne pas se reproduire eux-mêmes ? Comment une telle règle a-t-elle pu s'installer si l'autre règle est la seule évolutionnairement stable ? Nous touchons ici un élément essentiel de notre problématique car répondre à cette question permet à la fois d'expliquer pourquoi le conflit d'intérêts est minimal dans les sociétés d'abeilles ou de fourmis et comment une règle aussi contraire au bon sens a pu s'installer et se maintenir.

Reprenons, pour l'analyser, la notion d'"intérêt". Dans la perspective darwinienne traditionnelle, la notion désigne le fait de laisser le plus grand nombre de descendants possibles. Un conflit d'intérêts surgit donc lorsque des individus sont en compétition pour survivre et se reproduire. Or, se reproduire, assez paradoxalement à première vue, n'est pas toujours le moyen le plus sûr de servir ce but. En fait, la règle du programme enjoignant de se reproduire est la seule règle stable parce qu'elle assure la pérennité du programme. Pour réapparaître à chaque génération, le programme doit posséder le maximum de règles qui assurent sa réapparition. La règle "reproduis-toi" est parmi celles-là. Elle est souvent la plus efficace, mais dans certaines circonstances une autre règle peut s'avérer plus stable. La théorie de la sélection de la parentèle a formalisé ces règles particulières et les conditions de leur émergence : si l'on considère que ce n'est pas tant le descendant qui importe, en somme, mais la transmission du programme, l'on s'aperçoit que le descendant n'est pas le seul mode possible de transmission. C'est notamment le cas chez les hyménoptères. Prenons le cas de l'abeille domestique.

II.2.2. La société des abeilles

Les abeilles sont réunies en colonie, véritable société au sein de laquelle les rôles sont distribués et changent au rythme des besoins de la ruche et de la maturation des individus : il y aura des ouvrières, des ventileuses, des gardiennes, des exploratrices, des butineuses, ...

La reine assume seule, en principe, la reproduction. Elle sera fécondée par quelques mâles et gardera la semence en réserve dans une spermathèque. Les premiers oeufs donneront naissance à des ouvrières, femelles qui demeureront stériles. C'est ici qu'intervient ce que nous évoquions avec la notion de "résolution précoce du compromis" : la manipulation génotypique. La reine produit une phéromone (la substance royale) qui inhibe le développement ovarien des ouvrières et les stérilise. Par contre, les femelles nourries avec la gelée royale donneront naissance à des femelles fertiles. Des oeufs non fécondés naîtront les mâles ou faux-bourçons. Apparaît ici la principale caractéristique des hyménoptères : les faux-bourçons, nous venons de le souligner, naissent d'oeufs non fécondés. Ceci a des implications énormes au niveau des génotypes de l'ensemble de la ruche : ces mâles parthenogéniques sont les descendants de la reine seule, ils n'ont donc qu'une moitié de bagage génétique, copie de la moitié de celui de leur mère. Quand, lors du vol nuptial, ils féconderont une reine — une des abeilles non stériles, avant l'essaimage — ils ne feront que transmettre cette moitié de bagage génétique, qui restera donc intacte. Dans de telles conditions, les mâles sont dits haploïdes (ils ne possèdent qu'une série de chromosomes) et les femelles diploïdes. En outre, les femelles possèdent un bagage particulier puisque des deux séries de chromosomes, l'une est constituée de la moitié du patrimoine maternel, l'autre de la totalité du patrimoine paternel. Les conséquences de ceci apparaissent si l'on calcule le taux moyen de similarité génétique entre deux abeilles issues de mêmes parents : une mère et une fille ont un coefficient de liaison de $1/2$ (la probabilité d'avoir en commun la partie variable du patrimoine génétique est de 50 %). Par contre, pour deux soeurs, dans un système haplo-diploïdique — la série qui vient du père ne s'étant pas divisée — la proximité génétique est beaucoup plus grande puisque le coefficient de liaison est de $3/4$. Une abeille aura toujours plus de gènes en commun avec ses soeurs qu'avec une éventuelle descendance. Si l'on admet que le terme "succès reproducteur" ne désigne pas tant la descendance mais le nombre de copies de ses propres gènes laissés à la génération suivante — et l'on parle dans ce cas d'aptitude darwinienne globale — un insecte social assurera au mieux cette opération en favorisant ses soeurs plutôt qu'en se reproduisant lui-même.

La sélection naturelle opère elle-même la gestion optimale du compromis entre l'intérêt individuel et l'intérêt commun puisqu'elle agit antérieurement à toute expression phénotypique du compromis. Le conflit d'intérêts est donc réduit à son minimum et ne concerne plus que la question de l'orientation de l'aide envers de vraies soeurs préférentiellement aux demi-soeurs. Si plusieurs faux-bourçons ont fécondé la reine — ce qui est généralement le cas —, les abeilles doivent orienter préférentiellement leur aide vers celles avec qui le coefficient de liaison est le plus élevé, c'est-à-dire les filles du même père. Les recherches sont actuellement en cours pour tester cette hypothèse.

La sélection naturelle a donc produit chez les hyménoptères une forme très particulière de socialité : l'éosocialité. On appelle éosocialité la forme sociale présentant les caractéristiques suivantes (JAISSON, 1994) : une division des rôles poussée à l'extrême coexiste avec la spécialisation d'un petit nombre

d'individus dans la fonction de reproduction, les autres étant totalement ou partiellement stériles et engagés dans des activités altruistes. Ces particularités assurent une cohésion sociale extraordinaire. Le groupe éosocial se caractérise en outre par la superposition, au sein d'une même colonie, de plusieurs générations, l'élevage des jeunes constituant un travail commun. Un dernier critère requiert des membres éosociaux une certaine intolérance de la part des individus d'une colonie vis-à-vis des membres étrangers à celle-ci. Il existe cependant certaines formes de supra-socialité (JAISSON, 1994) ou formes de socialité étendue à plusieurs colonies (par exemple chez les fourmis rousses du Japon ou la fourmi des bois en Europe). Dans ces colonies supra-sociales, le respect de la règle attachée au critère de l'intolérance aux étrangers semble plus souple puisque les sociétés supra-sociales sont interconnectées entre elles et peuvent échanger les couvains, les ouvrières et même les reines entre les groupes.

En définitive, qu'est-ce qu'être social pour une abeille ou une fourmi ? Répondre à cette question revient ici à définir la manière dont la société réalise le compromis entre les intérêts individuels et l'intérêt du groupe. Or ces intérêts ne sont pas fondamentalement divergents parce que le compromis est déjà intervenu avant que chaque individu ne se mette à remplir son rôle social. Dans cette perspective, la société est en quelque sorte donnée à chaque individu, elle existe avec lui mais avant lui, il ne fait que s'y inscrire et répondre à ses règles et ses exigences, sans pouvoir les changer, les transgresser ou même les construire. Être social, c'est exprimer les invariants comportementaux. Pour mieux comprendre la portée de cette distinction, nous devons exposer les deux paradigmes dans lesquels s'inscrivent la définition de ce qu'est une société.

III. Les paradigmes de société

Le premier paradigme définissant ce qu'est une société propose une définition relativement classique. Cette définition sera dite "ostensive" par opposition à la définition dite "performative" (STRUM et LATOUR, 1987). Les paradigmes ostensatifs et performatifs sont constitués en référence aux actes du langage : on dira d'un énoncé ou "acte de langage" qu'il est ostensatif lorsqu'il décrit l'univers référentiel, l'acte de langage est dit performatif, selon la théorie d'AUSTIN, quand ce que l'on dit agit sur le monde et le change : quand le maire dit « je vous déclare mari et femme », les gens sont réellement mariés. Quand Dieu dit « que la lumière soit », la lumière est. Quand je dis « je promets », d'une certaine manière, j'agis. Selon le paradigme ostensatif, l'acteur social est à l'intérieur de la société comme on est à l'intérieur d'un cadre : la société lui préexiste, l'acteur en fait partie, il y participe d'une certaine manière en adhérant à une série de règles et une structure déjà déterminées. Selon le paradigme performatif, la définition que les acteurs donnent de leur société la fait devenir comme ils la définissent. Chaque acteur tente de construire la société en proposant aux autres, sous des formes diverses, sa définition de ce qu'elle doit être. Chaque acteur est alors un sociologue compétent pour définir sa société, et chaque sociologue, en définissant la société, est un acteur social qui participe de — et à — sa construction, de — et à — son élaboration. La société ne préexiste pas aux acteurs, elle ne les transcende pas, elle est le produit de leurs interactions continues et de leurs efforts pour la définir. Le paradigme est performatif parce que chaque définition est constituante de la société et que chaque acte constitue une nouvelle définition du social.

Le premier paradigme semble autoriser la description de sociétés d'insectes sociaux — et permet de parler de sociétés à leur sujet — puisque chaque acteur vient s'insérer dans les cadres de la société et y jouer le rôle assigné, et puisque une organisation stable semble préexister. Il ne permet par contre pas de décrire toutes les sociétés animales, si ce n'est au prix d'un appauvrissement radical des résultats des observations et des interprétations. Le premier paradigme peut décrire des sociétés dont les conflits d'intérêts ne font pas l'objet d'une négociation constante, dont le compromis est antérieur à la mise en exercice du rôle social ou est suffisamment stabilisé pour donner un cadre et une structure stable aux relations.

Dans une société de type familial, une bonne partie des compromis sont déjà résolus. A l'inverse, dans une société où le conflit d'intérêts est maximal, et dans laquelle en même temps, chaque acteur a besoin des autres, ce sont les acteurs eux-mêmes qui vont devoir créer la société en négociant et renégociant sans cesse les conflits et les compromis censés les résoudre. Ce sont les liens sociaux construits par chacun des acteurs qui vont constituer la société. Ces liens étant dépourvus de stabilité, la société sera toujours en perpétuel réaménagement.

Ceci permettra sans doute d'expliquer pourquoi deux primatologues observant deux troupes de babouins éloignées de quelques centaines de kilomètres, vont souvent proposer deux histoires totalement différentes.

III.1. Les sociétés de primates

Reprenons notre dernière remarque pour en insister la portée. L'histoire humaine des sociétés de primates est à ce point riche, drôle et passionnante qu'un seul livre n'y pourrait suffire. On a d'abord longtemps cru que l'on pouvait parler des singes en général et qu'une organisation sociale unique pouvait les caractériser tous. ZUCKERMAN (1932) décrit les sociétés de primates comme une société basée sur le sexe et la dominance. Ces généralisations se fondent sur des observations effectuées dans un zoo où sont enfermés près d'une centaine de babouins. L'enclos ne fait pas plus de vingt mètres sur trente, et, parmi les cent babouins, plus de nonante mâles entrent en conflit pour six femelles qui tentent de survivre. Les tensions générées par la situation et le bain de sang qui en résulta menèrent ZUCKERMAN à certaines conclusions particulières : les singes sont des propriétaires de harem passionnés traitant les femelles comme leurs possessions et les défendant contre d'autres mâles ; le lien sexuel est plus fort que le lien social et la société s'organise autour de lui. Selon lui, toutes les sociétés de singes se caractérisent selon ce schéma du "harem" et celui-ci semble de toute évidence constituer l'origine de l'appariement monogame chez l'humain. Le harem, en effet, suppose une certaine stabilité des relations intersexe que la panmixie ne présente pas. Il serait, selon ce schéma, l'étape intermédiaire entre la panmixie et le couple monogame.

Les recherches sur le terrain apportant de nouvelles informations, les chercheurs, ont dû se rendre à l'évidence : les babouins ne sont pas des chimpanzés et ceux-ci ne sont pas des gorilles. La situation décrite par ZUCKERMAN apparaît en fait d'abord comme un dérapage, une situation pathologique créée par un contexte absurde et dangereux, la vie en captivité, ensuite comme une généralisation abusive. Les chercheurs arrivent à la conclusion que les invariants

comportementaux ne peuvent être cherchés qu'à la double condition de considérer ces invariants comme propres à chaque espèce et d'éviter les contextes inducteurs de pathologies.

L'on a dû cependant se rendre à l'évidence : les informations répondant à ces conditions nouvelles n'en étaient cependant pas moins contradictoires et les observations rapportées constituaient encore autant d'écarts à la norme spécifique supposée ou recherchée.

III.1.1. La nature des controverses en éthologie : constructivisme et réalisme

Plusieurs hypothèses peuvent être esquissées pour rendre compte de ces écarts à la norme. La plupart des controverses en éthologie tournent généralement autour d'une série limitée d'arguments (PINCH et COLLINS, 1994) : le chercheur peut soit utiliser ce qu'ils appellent la stratégie du "jeune Turc" qui consiste à reprocher aux contradicteurs de ne pas savoir tirer parti des observations en les interprétant dans le cadre rigide des idées préconçues ; il peut également remettre en question les compétences de l'autre chercheur à observer (en mettant en doute ses capacités d'observateur, par exemple en suggérant qu'il n'est pas assez méticuleux). Ce deuxième procédé s'accompagne souvent d'un troisième consistant à remettre en cause les conditions même de l'observation : en captivité, les comportements ne sont pas naturels ; dans la nature, les observations sont moins fiables puisque ce que l'on prétend ne pas observer a pu se produire "ailleurs" ou "à un autre moment".

Nous avons évoqué, dans notre introduction, le fait que de nombreux enjeux peuvent colorer une question scientifique, et plus singulièrement la question de la socialisation animale. Dans cette optique constructiviste, l'on peut ainsi analyser les multiples réseaux d'influences qui s'exercent sur une science, souvent à l'insu du chercheur. Les croyances, les attentes, le contexte social vont ainsi singulièrement affecter les discours. Ainsi par exemple, CYRULNICK remarque avec à propos que lorsque « *les éthologues mâles décrivaient la "dominance" ce mot faisait référence à une série de comportements caractérisés : se servir en premier, bousculer, menacer, prendre. Depuis que les éthologues femmes décrivent la dominance, ce mot se rapporte à une manière de tisser autour de soi un réseau affectif, une série d'échanges affiliatifs, de communications agréables qui structurent le groupe* ». (1990, p. 17).

Les écarts à la norme des groupes étudiés seraient donc, au vu de ce qui précède, soit le résultat de méthodologies différentes, de compétences inégales et de choix de contextes (nature *versus* captivité), soit encore, dans une perspective constructiviste, le fait de préjugés, d'enjeux, bref, de subjectivité. S'il est difficile d'être réaliste au sens épistémologique du terme en éthologie — en considérant que la nature nous est donnée comme objet de connaissance totalement accessible, objectivable, et dont la visibilité serait parfaite, et que l'influence de l'observateur serait minimale ou nulle — par ailleurs être constructiviste radical s'avère comporter certains risques d'appauvrissement de ce que l'on veut connaître. Être constructiviste dans ce contexte consiste à tenter de comprendre comment les préjugés et les attentes de l'observateur affectent la perception, la récolte des données et leur mise en signification. Si l'on tente de s'en tenir là pour comprendre pourquoi chacune des troupes de babouins observées constituent autant d'écarts à la norme, l'on appauvrit l'étude en rejetant une

hypothèse intéressante : chaque troupe de babouins est un écart à la norme parce que la norme n'existe pas. Il ne peut y avoir de normes parce que les invariants spécifiques ne sont pas seuls déterminants dans la construction d'une société.

Unifier les méthodologies permettrait sans doute une certaine homogénéisation, mais ne permettrait pas de trouver, comme on l'a longtemps espéré, un cadre formel fixe qui définirait toutes les sociétés de babouins. C'est en ce sens que le paradigme performatif permet de comprendre ce qu'est une société de babouins. Lui seul permet de rendre compte des faits multiples et contradictoires qui résultent de la construction active de l'univers social par des acteurs sociaux et politiques. Il est entendu que les biais peuvent affecter les recherches, mais leur attribuer la responsabilité de toutes les divergences des observations revient à nier purement et simplement toute possibilité d'inventivité de la part des sujets. Ceux-ci ne sont dans cette perspective, que de simples exécutants des règles d'un programme social spécifique.

Nous ne pouvons aisément déterminer ce qui, du sujet étudiant et du sujet étudié (appelé dans ce cas "objet"), donne à leur relation la coloration "réelle" d'une part, "épistémologique" d'autre part, qui fait que le primate est décrit de telle manière plutôt que de telle autre. Alors, plutôt que de rediscuter, dans chacun des cas que nous aborderons, des limites respectives du constructivisme et du réalisme, nous utiliserons l'artifice qui décrit le fait que nous avons affaire à un système de relations inextricables : nous parlerons désormais des "babouins de KUMMER", des "babouins de STRUM", des "cratéropes de ZAHAVI". Cette formule devrait nous permettre de garder à l'esprit le fait que les observations sont toujours le produit d'une relation entre deux systèmes singuliers : un observateur et un observé.

III.1.2. Les écarts à la norme et la société des babouins

Ne considérer que l'influence des biais méthodologiques, des effets de contexte et de l'idéologie du chercheur pour rendre compte des écarts occulte le fait sans doute essentiel : le comportement des babouins est infiniment plus flexible que ce que l'on a longtemps cru (LATOUR et STRUM, 1987). Lorsque KUMMER compare le groupe de babouins *hamadryas* observé en captivité et la troupe de même espèce vivant en liberté en Ethiopie, il constate certaines différences dans les rituels et dans la façon de gérer les relations triangulaires : les babouins en liberté ne connaissent pas la manoeuvre de menace assurée. La menace assurée est la tactique la plus évoluée de la femelle du harem adulte. Cette menace consiste, lors d'un conflit, à empêcher la femelle adverse d'aller voir le dominant pour lui demander protection. Elle se place de telle manière qu'elle barre constamment à l'autre l'accès au "grand", et renforce l'effet en menaçant l'adversaire au lieu de se contenter de lui lancer des cris. Dans le même temps elle présente son postérieur au mâle et « *place exactement le pôle sexuel et le pôle de la morsure entre deux partenaires, elle est soumise à l'arrière et en colère à l'avant* » (KUMMER, 1993, p. 56). Si les comportements des babouins en captivité constituent un écart à la norme, ils n'en sont pas pour autant "anormaux" : « *Il faut ici, écrit KUMMER, comprendre quelque chose de fondamental. Les dispositions héréditaires, lorsqu'elles concernent les comportements, ne sont pas des instructions rigides qui imposent de faire quelque chose de précis quelles que soient les circonstances ; elles disent au contraire à l'animal comment il doit se comporter dans un environnement donné, par exemple : "Si tu trouves beaucoup de nourriture, alors joue et pars en reconnaissance ; si*

elle devient trop maigre, alors contente-t'en et déplace-toi peu. (...) *Le même animal dispose ainsi d'instructions héréditaires adaptées à un grand nombre d'environnements ; chaque environnement social et écologique fondamentalement différent fait naître, du même patrimoine génétique, un autre comportement.* (...) *Le comportement en captivité, c'est-à-dire dans un environnement où l'on ne connaît ni faim, ni ennemis, révèle des potentiels du système de comportement qui n'émergent que rarement dans la vie en liberté.* » (p. 61-62). La captivité peut ainsi, selon KUMMER, jouer le rôle de "serre du comportement social" dans laquelle les comportements qui émergent ne sont plus considérés comme anormaux mais comme "supranormaux".

Si nous devons analyser l'interprétation des écarts à la norme telle que la conçoit KUMMER, l'on aboutirait à un système d'analyse mixte : selon KUMMER, les écarts à la norme sont à la fois dus au contexte choisi (perspective socioécologique mais en même temps perspective épistémologique puisque les divergences entre les résultats sont un effet du contexte) mais la norme existe quand même : ***les invariants comportementaux sont des potentiels de réponse à l'environnement.*** Pour peu que les conditions environnementales soient identiques, les invariants réapparaîtront. KUMMER reconnaît donc bien la possibilité de comportements "normaux" variables, mais envisage la créativité sociale en termes de "normes de réaction" (les "si ... alors" du programme). Nous reste alors à envisager si un paradigme performatif peut être possible dans ce cadre.

III.2. Les babouins (*Papio hamadryas*) de KUMMER

Les babouins *hamadryas* vivent selon une organisation sociale radicalement différente de celle de la plupart des autres espèces de babouins. Le mâle établit une série de "mariages", unions stables avec quelques femelles sur lesquelles il veillera jalousement pendant toute la période de sa pleine puissance. Les femelles n'ont, selon KUMMER, que peu de relations entre elles, ne fondent pas d'alliance et la famille apparaît uniquement à travers le lien conjugal.

Chez le babouin *hamadryas* décrit par KUMMER, structure et organisation sociale semblent présenter des caractères contradictoires : à une structure souple semble répondre une organisation passablement rigide. La structure définit usuellement la taille, la composition du groupe et la distribution spatio-temporelle des individus, l'organisation décrit le système social selon les paramètres sociaux. Ces deux systèmes descriptifs ou classificatoires présentent cet aspect contradictoire dans la description de KUMMER parce que malgré un système de fusion-fission d'une grande flexibilité, la subordination du lien social au lien conjugal semble conférer au premier une certaine stéréotypie. Le système de la fusion-fission constitue un mode adaptatif de réaménagement de la taille du groupe en fonction des besoins et des contraintes qui pèsent sur l'organisation de ces besoins. Dans une région dépourvue d'arbres, la défense contre le prédateur ne peut être pleinement efficace qu'avec de nombreux collaborateurs. Par contre, la recherche de nourriture demande souvent la répartition en de petits groupes de taille appropriée aux différentes concentrations de ressources. Dormir se fera donc en grands groupes allant parfois jusqu'à 100 individus, la concentration autour des points d'eau se fera en bande (50 individus), la recherche de nourriture, selon la concentration se fera en clan (15 individus) ou s'il s'agit de petits arbres ou de buissons, la famille, guidée par le mâle, se sépare du reste du groupe. L'organisation sociale, quant à elle, présente une stabilité très grande : des "mariages" stables et la garde assidue des chefs de harem

concentrent toutes les activités autour du noyau de la famille. Les femelles apparaissent, dans les descriptions de KUMMER, comme des possessions dociles, et les activités du mâle sont, pendant la première partie de sa vie, orientées vers la mise en place des conditions qui lui permettront d'acquérir une "épouse" et, dans la seconde, la mise en place des moyens de la conserver (les activités de resserrement).

Le jeune mâle, à l'époque où il atteint sa maturité sexuelle, abandonne quelque peu les relations avec d'autres mâles et se rattache à nouveau à une famille. Il y devient ce qu'on appelle un accompagnateur. Il reste généralement inactif et discret mais peut recevoir de temps à autre un épouillage de la part d'une femelle. A six ans, l'accompagnateur montre les premières ébauches de la salutation. Ce geste a une grande importance dans la relation coopérative entre mâles *hamadryas* adultes : il apaise le rival et intervient souvent lorsque des mâles doivent se mettre d'accord sur la direction à prendre lors d'une mise en route commune. La salutation joue, dans cette perspective, le rôle du geste du vote. Au fur et à mesure du temps, l'accompagnateur va prendre le rôle du second protecteur de la famille. Il commence à cette époque à éviter activement le contact avec les femelles. Ce comportement constitue, selon KUMMER, le comportement social par excellence : le babouin respecte la convention de la possession. Si un mâle s'affiche comme possesseur d'une femelle, les autres mâles seront totalement inhibés et éviteront même les relations avec le couple. C'est ce que la théorie mathématique des jeux évolutionnaires a qualifié de "stratégie du bourgeois". La possession, dans cette stratégie, serait le "paramètre qui règle tous les conflits" (voir pour un exposé plus détaillé, DESPRET, 1991). De nombreux mécanismes ont ainsi été mis en place, chez le babouin, pour éviter les combats dangereux. Ainsi, lorsqu'un conflit risque d'advenir entre deux familles autour d'une source de nourriture, les deux familles quittent généralement les lieux sans s'alimenter, avant que le conflit ne puisse naître. Selon KUMMER, il ne s'agit pas d'une simple convention sociale destinée à maintenir les possibilités coopératives mais plutôt de la stratégie la moins coûteuse : d'abord les combats de babouins peuvent être extrêmement dangereux, ensuite, pour un chef de famille, relâcher de quelques minutes son attention sur les femelles présente le risque de les voir s'enfuir avec un autre mâle.

Les compétences sociales des babouins *hamadryas* semblent, dans la description de Kummer, se concentrer principalement sur la famille plutôt que réellement constituer un véritable réseau d'alliances coopératives. L'accompagnateur, par exemple, présente la plupart du temps un comportement de maternage des petits du clan : selon KUMMER, l'accompagnateur se crée ainsi, en maternant un petit mâle, un "fils par relation" avec lequel il pourra coopérer plus tard, et lorsqu'il materne une petite femelle, il se constitue en fait une véritable alliance pré-nuptiale qui lui assure une compagne dans le futur.

III.2.1. Le réseau et ses acteurs sociaux

Une fois pris dans les liens familiaux, les mâles vont cesser les séances d'épouillage mutuel et se tenir à quelque distance les uns des autres. Tant que le mâle est "marié", ses amitiés masculines seront gelées au niveau de la présentation. Il n'y aura plus de contacts physiques avec les rivaux, que ce soit pour le soin ou pour le jeu : « *Le filet masculin, noué dans la jeunesse par le soin et l'enlacement, surmonte ainsi, par la suite, l'obstacle que constituent les formations de couples avec les femelles — même si ces cordes se tendent pour n'être*

plus que le mince fil du palier de la présentation, et maintiennent tout juste en vie le réseau masculin » (p. 381).

Les alliances nouées par les *hamadryas* ne semblent pas prendre l'allure des réseaux que l'on rencontre chez d'autres primates et la vie sociale paraît s'y limiter singulièrement à quelques décisions communes. Les femelles, quant à elles ne connaissent aucune forme d'alliance et ignorent la coopération. Étrangères l'une à l'autre, elles ne vivront ensemble que le temps du harem, le temps de la pleine puissance du mâle.

Souvenons-nous à présent de la question posée lorsque nous introduisons ce paragraphe : le paradigme performatif est-il d'une quelconque utilité pour comprendre les observations de KUMMER ? Les *hamadryas* sont-ils des acteurs sociaux créant leur société ? Répondre à la seconde devrait donner les indications pour élucider la première. Nous nous bornerons à ces indications.

III.2.2. Le babouin de KUMMER comme acteur social

Notre réponse sera mitigée : d'une certaine manière, les *hamadryas* de KUMMER sont des acteurs sociaux, négociateurs de stratégie, d'une certaine manière ils ne le sont pas et ne le sont plus. Acteurs sociaux compétents, les babouins nouent des relations singulières et individualisées avec les autres : le babouin *combat* le membre de la même troupe, *présente* aux membres de la même bande, *épouille* les compagnons du clan et *enlace* les membres de la famille proche. Chacun de ces gestes est une communication sur la relation : elle n'a d'autre fonction que de vérifier l'état de la relation et la possibilité de la mener plus loin. Le babouin de KUMMER entretient ainsi avec les autres des relations personnalisées et constitue des réseaux relationnels différenciés de coopération, d'affinités, de compétition et de communication.

Mais d'autre part, le babouin familial de KUMMER n'est **pas**, tout au long de sa vie, l'acteur politique sans cesse en activité de gestion et de construction du réseau coopératif puisque, lorsqu'il fonde une famille, il limite ses relations avec les concurrents. Les relations sociales s'orientent vers les membres de la famille et ne doivent plus prendre en charge de manière aussi impérieuse la gestion des conflits d'intérêt. Cette caractéristique serait peut-être liée à l'organisation particulière de cette espèce.

Enfin, le babouin *hamadryas* n'est **plus** acteur social sans cesse en train de créer et de réaffirmer ses relations : « *une relation est le résultat d'une histoire : c'est quelque chose qui a eu un devenir historique. Les compagnons ont appris, à partir de leurs interactions passées, ce qui est possible entre eux et ce qui ne l'est pas. La relation est le potentiel créé par deux individus pour certaines catégories d'activité sociale. Une fois que deux animaux connaissent ce potentiel, ils n'en font pas la démonstration permanente à la surface. (...) Plus d'un signal du quotidien a pour seule fonction de faire une allusion concise et légère à une fraction du potentiel connu. Une minuscule menace renvoie à un combat décisif du passé, une salutation garantit que le renoncement à l'agression est toujours en vigueur. A la surface, le potentiel complet n'est plus visible* ». (p. 348). Plus les babouins de KUMMER se connaissent, moins il leur est nécessaire de communiquer de manière concise et de renégocier les aspects de la relation. C'est en ceci plus particulièrement que l'on peut considérer que le paradigme de la vie sociale décrit, à propos de ces babouins, des relations

stables, prévisibles, fondées sur des cadres élaborés une fois pour toutes. Les compromis dans la gestion des conflits, entre deux babouins qui se connaissent, apparaissent ici comme recevant, à un moment donné, une réponse qui clôt pratiquement la question. Celle-ci ne sera réamorcée que sur le mode de l'ellipse, le rappel d'accords passés inchangés. Cette stabilité relationnelle qui s'installe au cours du temps n'est pas, à première vue, le fait d'invariants propres au génotype de tous les babouins. Elle ne se rencontre pas chez les autres espèces : un détail dans les descriptions des babouins cynocéphales (*Papio cynocephalus*) de Barbara SMUTS nous montre que la relation peut présenter des processus de réaffirmations totalement différents. Ici, plus les individus entretiennent de relations, plus les modes de communication semblent devoir être baroques, redondants, explicites. : les babouins cynocéphales de SMUTS présentent des rituels de salutation dont les gestes impliquent un risque assez élevé puisque l'un des deux protagonistes dépose littéralement ses chances de reproduction futures dans les mains de son partenaire. Or, ici, ce sont les babouins ayant tissé des relations de coopération quasi amicales en se protégeant l'un l'autre contre les agressions de mâles rivaux, et en s'aidant mutuellement à amener à l'écart du troupeau une femelle, qui vont présenter les rituels les plus complets et les plus intimes du registre comportemental. Ici donc, au contraire des babouins de KUMMER, une vieille histoire ne semble pas stabiliser la relation, et sa négociation sera l'objet d'un travail à recommencer sans cesse.

Les descriptions de Shirley STRUM nous montreront de manière encore plus explicite que la relation chez ses babouins n'est jamais stabilisée.

Nous pourrions interpréter les observations de SMUTS ainsi que celles de STRUM à la lumière de l'hypothèse de ZAHAVI : lorsque des individus qui doivent coopérer sont susceptibles de connaître un conflit d'intérêt intense, la négociation des compromis requiert une étape de test des liens coopératifs, par des gestes stressants. N'anticipons pas plus sur cette dernière partie pour compléter ce que nous décrivons de la relation sociale du babouin *hamadryas*.

III.2.3. Importance de la gestion du compromis dans la socialité

La stabilité relationnelle des babouins *hamadryas* semble liée à la manière dont le groupe organise les entrées et sorties dans le groupe et la constitution en familles : les mâles, en effet, constituent le noyau stable du groupe puisque ce sont les femelles qui migrent. Chaque mâle connaît ses coopérateurs depuis son enfance et a déjà eu l'occasion de collaborer avec eux (notamment en étant accompagnateur). La façon dont s'organise la relation aux femelles dans les liens particuliers de noyaux familiaux relativement stables contribue sans doute également à cette inhibition de l'intensité des négociations. Les négociations ont pour fonction, dans de nombreux autres groupes, de favoriser chacun des négociateurs dans l'accès aux femelles. Elles semblent moins nécessaires ici, puisque le problème chez l'espèce *hamadryas* n'est pas tant la conquête mais plutôt le fait de garder les femelles qui mobilise, sur de longues périodes, l'énergie des mâles. Si coopération il peut y avoir — comme dans les autres groupes — dans la conquête des femelles, cette coopération semble moins présente dans les activités de resserrement autour des "épouses". Le moment où la coopération pourrait s'installer est donc très bref, et laisse rapidement place à une compétition dont les compromis sont déjà établis et relativement indépendants des liens politiques puisqu'il s'agit des conventions autour de la possession.

L'organisation en familles et l'adoption de conventions sont sans doute déterminantes de cette caractéristique du réseau relationnel : il est peu intense, épuré, presque "silencieux". Nous retrouvons ici le fil conducteur de notre réflexion sur la socialité et son lien avec la négociation et la définition de la société : les conflits d'intérêt, chez les *hamadryas* de KUMMER, ne se cristallisent pas de manière si intense qu'il faille négocier et réinventer sans cesse le compromis entre intérêt individuel et intérêt du groupe : la convention apparaît ici comme un "raccourci" dans la résolution du compromis, et la constitution en familles comme une stabilisation des relations. La convention ne se négocie pas : elle a déjà été négociée par l'évolution. Est-ce dire que les *hamadryas* sont des acteurs sociaux moins compétents et que l'évolution a inhibé ou peu développé les capacités de négociation de relations ? Il semble que ce ne soit pas le cas. Lorsque, dans une expérience, KUMMER confronte des *hamadryas* étrangers les uns aux autres, réapparaît toute l'intensité des relations : *quand ce sont des adultes expérimentés d'une espèce sociale, ils n'ont, dans un premier temps, qu'une seule volonté : négocier une nouvelle structure de relation ; quand ils le font, ils s'envoient des signaux à pleine intensité, et sans codage* » (p. 348). Dans ce type d'expériences, écrit encore KUMMER, apparaît clairement la manière dont les individus étrangers l'un à l'autre **construisent** leur relation.

Cependant, quoique KUMMER semble inscrire l'étude de ces relations dans un paradigme en apparence performatif, il n'en reste pas moins attaché à l'idée des invariants spécifiques : les babouins qui construisent une nouvelle relation : « *n'ont qu'un seul savoir d'avance sur nous : les règles selon lesquelles leur espèce bâtit un groupe* » (p. 348). Ces règles constituent donc une norme qui rendrait les règles comportementales généralisables et le comportement de chaque mâle bien prévisible. Dès lors, l'acteur social n'y est pas reconnu comme un acteur créatif de sa société, mais plutôt comme un membre inscrit dans un système de règles auxquelles il ne peut qu'obéir. Le paradigme est bel et bien ostensatif.

III.3. Les *Papio anubis* de Shirley STRUM

L'invention et la résolution des compromis entre les intérêts individuels et les intérêts communs prend, chez les babouins *anubis* de STRUM, un aspect bien étrange. Plus elle les observe, plus Shirley STRUM a la singulière impression que ses observations contredisent toutes les théories alors en vigueur. Elle en arrive à se poser les deux questions que nous évoquions pour élucider les écarts à la norme : « *au début j'ai pensé que ces divergences étaient dues à mon inexpérience, voire ma stupidité* » (p. 108). Mais la multiplication des observations et le gain d'expérience la mènent à la conclusion que *les babouins ne jouent pas le jeu*. Elle écrit ne pas pouvoir déceler de *relation stable de domination* parmi les mâles, ni *aucune hiérarchie linéaire en tout cas*. *Par dessus le marché, quand par hasard je trouve un rapport de supériorité, je ne suis guère plus avancée. En effet, depuis longtemps, la thèse de la domination mâle avance comme argument principal que le fait de vaincre ses rivaux donne au mâle la priorité sur eux. En fait on pensait que les mâles de rang élevé monopolisaient la principale richesse : les femelles sexuellement réceptives. Dans la bande de Pumphouse, il arrive que certains mâles agressifs aient l'avantage. Mais à mon grand étonnement, c'est le vaincu apparemment qui est le mieux traité. Il jouit des attentions des femelles réceptives, on lui cède les aliments les plus appréciés, on le toilette souvent.* » (p. 109). Si les babouins de KUMMER peuvent, pour une part, se fier aux conventions, ceux de STRUM, quant à eux, vont devoir

mener autour des femelles des combats intenses. Mais l'objet même de ces combats ne semble pas toujours tourner autour d'un objet de convoitise et les motivations des participants paraissent parfois assez énigmatiques : lors d'un conflit qui oppose deux mâles, l'un des deux, Ray, prend l'avantage. L'autre, Big Sam, file, souhaitant mettre fin aux hostilités. Mais au lieu de rester auprès de la femelle réceptive pour laquelle le conflit avait éclaté, Ray le suit, et une heure durant, reste sur ses talons : la femelle ne semblait plus l'intéresser. Pourquoi créer un tel combat si c'est pour renoncer à l'enjeu ? A relire STRUM, j'envisagerais l'hypothèse en termes d'objets et de triangulation. La femelle est ici un mode de relation indirecte qui permet de "parler sur" la relation à l'autre. Sans langage, le babouin ne peut qualifier sa relation à l'autre de manière directe. Les rituels prennent en charge la mise en scène de cette relation mais ils s'avèrent insuffisants. Les babouins de STRUM sont des négociateurs habiles : comme tels ils ont appris à utiliser un tiers pour métacommuniquer sur leur relation, pour la tester et la qualifier. Ce tiers joue le rôle d'objet relationnel, d'objet médiateur, au même titre que le cadeau n'est qu'un prétexte, quelque chose qui "tisse avant", qui noue le motif de la relation : il sera d'une certaine manière ce à propos de quoi on parle, une manière de signifier une relation et de la caractériser.

L'issue du conflit semble montrer qu'il ne s'agit pas d'un simple problème de dominance ou d'accès aux ressources et que ces notions doivent être sérieusement remises en question pour comprendre les relations qui se nouent : « *La domination des mâles est un mythe. L'agression n'est pas le meilleur moyen d'obtenir ce que l'on désire.* » (p. 113). Les mâles ont un fonctionnement de type dynamique : ils se défient, prennent la mesure les uns des autres, et la mise au point de leur relation pose un problème qui n'est jamais tout à fait résolu. Rien n'est acquis une fois pour toutes. Leurs efforts tendent vers le même objectif : la stabilité, mais aucun ne parvient à l'atteindre. Le noeud du problème réside pour une bonne part ici. En comparant les relations qui se nouent entre les *hamadryas* de KUMMER et celles que créent les *anubis* de STRUM, l'on ne pourra manquer ce parallélisme étonnant : les babouins de STRUM utilisent les modes relationnels des babouins étrangers l'un à l'autre parce qu'ils sont sans cesse, comme les étrangers, en train de construire la relation. Voilà pourquoi la vie sociale présente cette intensité et monopolise une énergie considérable chez chacun des membres d'un groupe. Cette instabilité inhérente au réseau relationnel et la recherche de tout ce qui pourrait remédier à cette instabilité ont des conséquences sur les compétences même des membres du groupe social : ils développent, grâce à elles, des compétences relationnelles et des talents d'inventivité sociale étonnants. Le compromis doit être chaque jour réinventé, vérifié, éprouvé, réaffirmé. Les statuts sont peu clairs et fluctuants et les revirements de relation n'affectent pas seulement les deux partenaires mais une bonne partie du réseau : « *Carl et Sumner, par exemple ont des rapports bien réglés, mais un changement de relations entre les autres mâles suffit à altérer l'équilibre de tout le groupe. Même si les statuts de Carl et Sumner ne s'inversent pas tous les jours, quand Ray décide de harceler Sumner au lieu de Big Sam, Carl en ressent les conséquences.* » (p. 109). Nous l'avons souligné, les stratégies sociales non agressives donnent toujours de meilleurs résultats. Les babouins développent en conséquence des compétences politiques de création d'alliance et de ruses.

III.3.1. Les mythes de la dominance

L'aptitude des mâles à utiliser les stratégies non agressives est variable. Les mâles plus jeunes sont généralement plus agressifs, revendicatifs, et

prennent toutes les attitudes des dominants. Ce phénomène de l'agressivité de certains mâles plus jeunes permet de comprendre deux choses : d'abord, ceci explique le mythe de la dominance chez les babouins, mythe qui a longtemps prévalu dans la littérature à leur sujet. En observant la manière dont se comportaient les nouveaux venus, et les tactiques utilisées pour s'appropriier une femelle ou une ressource, les chercheurs ont pensé que les mâles dominants étaient les plus agressifs, et que la hiérarchie linéaire qui semblait se dessiner à partir de ces interactions agressives permettait de comprendre l'accès aux ressources.

Ensuite, ces différences d'aptitude et d'attitude entre mâles mettent l'accent sur la caractéristique de leur organisation sociale : au contraire des *hamadryas* de KUMMER, les mâles *anubis* quittent le groupe natal pour tenter de s'intégrer à un nouveau groupe. Tout mâle qui arrive dans un groupe est solitaire, ignorant et plus ou moins mal dégrossi. Pour manoeuvrer efficacement dans une bande, il faut en connaître les réseaux sociaux et comprendre les arcanes de son fonctionnement. Pour apprendre à discerner les détails subtils de l'organisation de la vie de groupe, l'observation seule ne suffit pas : *pour s'intégrer, il faut agir. Le nouveau venu mène de front deux activités : il se lie d'amitié avec les femelles et harcèle les mâles de la bande* (p. 160). A quoi rime ce harcèlement ? Reprenons l'hypothèse de l'enjeu du combat pour une femelle que l'on abandonne une fois le combat gagné pour ajouter l'interprétation de STRUM : *l'agression contient un message. Nous avons toujours pensé que, de la part d'un grand mâle, elle signifiait : "donne-moi ça" ou "va-t'en" ou toute autre déclaration de nature hostile. Mais comme il ne dispose pas d'un langage comme le nôtre, l'agression n'est-elle pas le seul moyen pour le mâle d'amorcer une négociation avec quelqu'un qui refuse de reconnaître son existence ? Par quel moyen pourrait-il apprendre ce qu'il a besoin de savoir au sujet des autres mâles ? En répondant à l'agression, et il est difficile de ne pas le faire d'une manière ou d'une autre, les mâles de Pumphouse trahissent de nombreux secrets.* (p. 161). Les stratégies sociales doivent s'apprendre. C'est pourquoi les anciens réussissent mieux que les nouveaux. En dehors de l'agressivité, peu de solutions s'offrent à ces derniers. Ils sont craints et donc dominants, mais ni la crainte ni la dominance ne leur donnent réellement accès à ce qu'ils désirent. Ceci permet de mieux comprendre à présent pourquoi le vaincu d'un combat recevait tous les soins. Les anciens sont dominés et moins agressifs, mais ils réussissent le mieux, parce que leur intelligence et leur inventivité sociale leur a permis de se créer un réseau d'amitiés que les jeunes n'ont pas encore pu se constituer. Les atouts des mâles sont la connaissance du réseau, des stratégies et la maîtrise des tactiques indispensables.

Parce que la dominance n'est pas un donné en soi, un fait stable, le babouin doit sans cesse recréer les liens sociaux et ne peut les définir qu'en les construisant : il sera dès lors, de manière permanente, en train de tester, de chercher qui est l'allié de qui, qui commande qui, quelle stratégie permet d'atteindre le but.

La société des babouins de STRUM n'existe que par cette création constante, active. Elle n'est pas donnée là, préexistante, transcendante au groupe qu'elle contiendrait. Chaque babouin reconstruit chaque jour le groupe social, par ses négociations, ses alliances, les liens et la définition de la relation qui l'unit à ses congénères. Chaque jour, tout est encore à faire.

Les babouins, dans la perspective de LATOUR et STRUM, ne s'inscrivent pas dans une structure stable déjà donnée : ils négocient cette structure par leurs questions "performatives", par leurs tests et leur volonté de négocier.

III.3.2. Le babouin dans le paradigme performatif

Dans le paradigme performatif proposé par STRUM et LATOUR pour expliquer pourquoi chaque société de babouins pouvait être aussi différente des autres, la tâche sociale est une tâche de créativité qui fait de chaque société un modèle particulier. Il ne s'agit plus ici de répondre aux règles invariantes d'un programme spécifique. Il s'agit de construire quotidiennement un ordre social fragile, de le réinventer et de le restaurer. Pour ce faire, le babouin n'a à sa disposition que son corps. Rien ne peut être stabilisé, contrôlé dans l'absence et chaque petit bouleversement d'une relation affecte les autres, de manière imprévisible. Les pratiques sociales, les définitions sont chargées alors d'une intensité à la mesure de l'instabilité. Chaque babouin doit effectuer un travail continu de négociation, de renégociation pour restaurer le filet des alliances et rallier les autres à sa définition de la société. Cette intensité des relations répond non seulement à la précarité des moyens mais également, dans l'optique que nous avons adoptée pour comprendre l'idée de société, à l'intensité du conflit entre intérêt individuel et intérêt commun. Aucun lien familial entre les mâles ne vient favoriser le compromis — alors que chez les femelles, la tâche sociale sera favorisée par cette possibilité. Ce compromis doit donc être sans cesse créé, remis en question et testé.

III.3.3. Histoire des modèles de la gestion de compromis

L'éthologie peut redéfinir ses questions actuelles autour de la définition des compromis entre les conflits d'intérêts divergents : alors que la perspective classique se focalisait sur la question de l'intérêt individuel, la théorie de la sélection de groupe rompt avec cette perspective pour comprendre comment chaque individu se consacre à l'intérêt commun. Ici, l'intérêt individuel y est tellement subordonné que le compromis va de soi. La sociobiologie, quant à elle, réussit à élaborer les modes théoriques permettant de maintenir en présence les deux perspectives puisqu'elle stipule que l'individu sert au mieux son intérêt individuel (redéfini en termes de copies de gènes) en se consacrant au bien collectif (défini en termes d'individus apparentés). Elle ne peut cependant apporter de réponses satisfaisantes, à tout le moins en ces termes, dans les groupes de primates — comme les *Papio anubis* — où les mâles ne sont pas proches parents (seules les femelles le sont). Le modèle théorique des jeux évolutionnaires va pallier à ce manque : ce modèle postule que l'individu altruiste sert au mieux ses intérêts s'il s'inscrit dans un système de réciprocité. Sous certaines conditions théoriques (notamment le fait que les interactions soient itératives, le fait que le coût du donneur n'excède pas le bénéfice du bénéficiaire, le fait que les individus soient "rancuniers" ou que des mécanismes de sécurité préviennent l'envahissement de stratégies non coopératives), le système sera dit évolutionnairement stable. Le système des alliances entre dans ce cadre théorique puisque les individus qui aident les autres peuvent espérer être aidés à leur tour, ultérieurement. Ce retour n'a cependant rien d'automatique et chaque individu peut se trouver confronté à des choix difficiles : lorsque deux congénères sont engagés dans un conflit, lequel aider et sur quel critère, si l'on est "endetté" vis-à-vis des deux ? Avec qui favoriser les alliances ? Quelle stratégie préférer ? Les interactions ne sont pas des relations simples de personne à personne mais s'étendent sur un réseau enchevêtré, compliqué, dans lequel un petit changement périphérique peut affecter des relations même éloignées. Il faut préserver les relations, restaurer l'ordre social quand celui-ci change, et en même temps continuer à servir au mieux son intérêt propre. C'est ainsi que se crée la société.

III.3.4. La réciprocité et la création d'une société

Le paradigme performatif donne un cadre théorique à l'idée de société entendue comme lieu de création, de gestion et de négociation du compromis. Cette négociation prend sa source dans une série de questions qui se reposent sans cesse pour les membres de la communauté : comment négocier au mieux chacun des intérêts ? Comment trouver le meilleur compromis ? Comment s'assurer la meilleure position et préserver la relation avec les participants quand on a impérativement besoin d'eux ? Il n'y a pas de réponse toute faite pour de tels dilemmes. Chacun doit réinventer chaque jour la réponse en fonction des autres, de leurs alliances, de leur volonté de coopérer, de leur définition du compromis. Le paradigme performatif est un mode théorique adéquat pour comprendre comment chaque animal maintient les deux pôles d'intérêt en jeu.

La négociation des alliances, dans le paradigme performatif, fait du babouin un acteur social politique. A une définition du "social altruiste" se substitue ici une définition du "social politique". A l'image d'un animal obéissant à des invariants spécifiques qui règlent à **sa place** les conflits entre intérêts divergents (par inhibition de la fonction reproductive, par des programmes qui rendent les comportements prévisibles et assurent la co-adaptation de tous à la structure sociale) se substitue l'image d'un animal créant sa société en construisant les liens qui vont la définir et la constituer.

La question qu'il nous reste à poser est dès lors de savoir si ces babouins sont seuls à créer leur société, sont seuls à pouvoir être définis comme des acteurs compétents, ou si ce paradigme peut s'appliquer avec profit à d'autres espèces sociales qui auraient elles aussi réuni les conditions favorables à l'émergence de créativité et de talents politiques. Les chimpanzés politiques présentés par DE WAAL semblent réunir les conditions et certaines descriptions de l'auteur s'insèrent déjà dans le cadre de ce paradigme. D'autres espèces vont probablement se révéler telles au fur et à mesure que les recherches en éthologie adoptent les modes de pensée, les outils et les méthodologies de l'anthropologie.

Le cratérope écaillé, *Turdoides squamiceps*, pourrait présenter de nombreux comportements susceptibles d'une analyse du même type. Ces oiseaux, de la famille des turdoididés (les *babblers*), vivent notamment dans le désert du Neguev, en Israël. Les groupes se composent de trois à quinze individus, réunis autour d'un couple reproducteur. Une vie sociale longue et très active, caractérisée par une compétition intense en même temps que — et paradoxalement à première vue — des activités altruistes continues, font de cet oiseau un exemple étonnant d'intelligence sociale et de compétences tactiques.

Deux critères nous semblent présents chez le cratérope écaillé étudié par ZAHAVI : le premier critère est celui que nous tirons des enseignements de LATOUR et STRUM : le critère des écarts à la norme remettant en question le rôle des invariants. Nous considérons ces écarts à la norme comme étant pour une bonne part dus aux compétences sociales particulières de l'oiseau. Avant même de connaître les travaux de STRUM et LATOUR, et suite à nos propres observations sur le terrain, nous avons parlé d'exhibitions performatives pour exprimer le rôle des modes de communication sociaux particuliers de cet oiseau (DESPRET, à paraître). Le deuxième critère est celui que nous avons utilisé pour poser la question de la socialité : l'individu devra manifester d'autant plus de créativité sociale que les tensions entre les deux conflits d'intérêts seront élevées, exigeant de lui la recherche impérative du meilleur compromis.

Les cratérope écaillés présentent les deux critères et possèdent encore d'autres caractéristiques favorables à la complexification des relations sociales, donc à l'émergence de compétences sociales créatives : des groupes entre trois et quinze individus, une compétition sexuelle autour des femelles, des statuts fluctuants, un système hiérarchique double où le statut ne correspond pas nécessairement à la dominance, une durée de vie extraordinairement longue, puisqu'ils peuvent vivre quinze ans, et l'impérieuse nécessité d'appartenir à un groupe sur un territoire à défendre.

III.4. Le cratérope écaillé de ZAHAVI

L'observation des cratérope apporte de nombreuses surprises : en effet, certains des comportements de l'oiseau sont paradoxaux, voire totalement imprévisibles.

Les rituels, et parmi ceux-ci un rituel de danse qui les réunit fréquemment, comportent certaines particularités qui ont mené ZAHAVI à s'interroger sur leur forme singulière : qu'est ce qu'un rituel comme celui d'une danse commune peut apporter comme information à chacun des participants ? Peut-on imaginer qu'elle n'ait pour autre fonction que celle de renforcer la cohésion du groupe ? En observant combien certains gestes du rituel peuvent être stressants, ZAHAVI va, de manière totalement indépendante des primatologues, "découvrir" une interprétation que ceux-ci émettront quelques temps plus tard à propos de leurs babouins cynocéphales (SMUTS et WATANABE) : le rituel est le stress qui permet l'échange d'informations sur la motivation des participants. Les gestes du rituel sont souvent stressants, voire dangereux parce qu'ils constituent autant de tests de la fiabilité des intentions de l'autre à s'engager dans une relation coopérative.

III.4.1. Le critère des écarts à la norme

Le cratérope de ZAHAVI répond au critère de LATOUR et STRUM à de nombreux égards : son imprévisibilité, ses écarts à la norme sont à nos yeux le signe de sa créativité. ZAHAVI lui-même semble explicite à ce sujet et rompt avec la plupart des traditions théoriques contemporaines en ornithologie puisque les interactions sociales sont interprétées en dehors des cadres explicatifs usuels : les choix ne sont donc plus envisagés en termes soit de modèles génétiques probabilistes (où l'on calcule les meilleures stratégies possibles) ou de manière plus générale en termes de programmes pré-établis (par exemple les dispositifs sélectifs de stimuli que sont les mécanismes innés de déclenchement dans la théorie de LORENZ) : *les animaux que j'ai connus sur le terrain se comportent de manière hautement différenciée. Le même individu va attaquer, menacer, fuir, ou éviter les interactions selon les circonstances* (ZAHAVI, 1981 : Commentaires sur la sociobiologie). Le suivi quasi anthropologique d'oiseaux individualisés montre que des règles spécifiques invariantes sont difficiles à définir et que les normes connaissent, ici aussi, plus d'écarts que d'illustrations. La gestion de la sexualité dans le groupe (déterminant qui peut copuler et avec qui) peut prendre des formes aussi nombreuses que les groupes eux-mêmes (ZAHAVI, 1988). Si dans le groupe, une seule paire se reproduit **en principe**, l'on constate que les autres mâles et femelles copulent ensemble, que la femelle *alpha* entraîne parfois à sa suite le mâle *bêta* (le *sneaker* dirait un primatologue), etc. : une histoire

ne peut jamais être généralisée. Dans le meilleur des cas, elle arrive plus fréquemment que les autres.

III.4.2. Le critère de l'intensité du conflit

La coopération est généralement envisagée comme une participation de l'animal à l'intérêt commun. S'il est négociateur habile, l'orientation particulière et la gestion de cette coopération devraient servir, ultérieurement, son propre intérêt. C'est ce qu'enseigne, on s'en souviendra, la théorie de la réciprocité.

La coopération, chez le cratéope, prend l'allure de comportements altruistes, et ce, de manière exemplaire. Mais, de manière tout aussi exemplaire, les comportements altruistes ne sont pas tant coopératifs et ne semblent pas toujours profiter au groupe. Par exemple, en constatant que l'aide au nid plutôt nocive que bénéfique, ZAHAVI est amené à reposer — en termes d'adaptation — la question de leur maintien. Les comportements altruistes auraient alors d'autres fonctions que ce qu'ils semblaient à première vue remplir — puisqu'ils ne sont pas seulement inutiles mais parfois nocifs pour le bénéficiaire. Quel rôle peuvent-ils dès lors jouer ?

Si on les observe attentivement, les formes particulières du comportement altruiste apparaissent bien particulières : non seulement ils ne se font pas au hasard, mais de plus ils peuvent être suivis de bien étranges réponses. Lorsqu'un congénère lui présente un cadeau en émettant le petit sifflement caractéristique de l'offrande, l'heureux bénéficiaire se fâche et agresse le pauvre altruiste. A l'égard d'un autre qui lui proposait de le relayer dans son rôle de sentinelle en montant sur une branche au-dessus de la sienne, ce cratéope caractériel eut la même agressivité. Des observations semblables se multiplient. Les chiffres apportent quelques précisions : 99 % des comportements d'offrande se font du dominant vers le dominé. Les autres sont, comme celui que nous illustrions, suivis de conflit.

D'autres observations montrent que les cratéopes ne vont pas réagir agressivement si un dominé interfère au moment de l'accouplement entre une femelle et le dominant. Cet oiseau ne s'accouple jamais en présence d'un membre du groupe. Tout mâle subordonné qui déciderait d'empêcher un accouplement n'a qu'une chose à faire : apparaître au moment fatidique. L'enjeu est donc d'importance. Cependant, la réaction du dominant ainsi empêché est étonnante, voire paradoxale : il résout le conflit par des moyens beaucoup plus subtils que la menace ou l'agression. Le mâle *alpha* s'approche du mâle *bêta*, lui présente de la nourriture et va même jusqu'à le toiletter. La seule réprimande à laquelle le dominé peut s'attendre sera le "cri de la réprimande" lancé à son égard.

Dans le cadre de l'offrande de nourriture, l'on observe un renversement étonnant des attitudes : au contraire de ce qui se passe chez de nombreux oiseaux, c'est le donneur qui émet ici un signal particulier lors de la transmission de nourriture. Ces dons se font généralement dans des lieux très découverts et tout porte à croire qu'ils sont de réelles exhibitions. Si les offrandes ou les remplacements dans les rôles de sentinelle sont autant d'occasions de conflits quand ce sont les dominés qui les présentent, si les comportements dits altruistes s'effectuent de manière aussi univoque des dominants aux dominés, c'est qu'ils ont une fonction en relation avec la hiérarchie qu'ils semblent indiquer.

Coopérer doit être un privilège, le signe d'un statut, et ce justement parce que la coopération est le signe de l'accès aux ressources, de la disponibilité en termes de temps, de force et d'énergie.

Si donner est un privilège, et si, pour donner, il est nécessaire d'avoir, ZAHAVI en déduit que le don doit avoir une fonction exhibitrice. Cette fonction sera non seulement exhibitrice mais performative parce qu'en montrant son statut, le cratérope peut en même temps le conforter et l'améliorer.

III.4.3. Exhibition, signal et statut social

Dans ses premiers articles, ZAHAVI attribuera à l'établissement et au maintien de la hiérarchie la finalité de ce type de signaux. Les articles ultérieurs vont permettre d'établir une distinction entre le statut hiérarchique (dépendant de l'âge) et le statut social (dépendant des performances individuelles)⁴. Quelques jours après l'éclosion, les oisillons de la même couvée vont déterminer le rang dans la hiérarchie au moyen de conflits. Ces conflits vont aller en diminuant jusqu'à devenir extrêmement rares chez les adultes. Dans les systèmes sociaux simples, un rang hiérarchique élevé donne à l'individu le pouvoir d'obtenir à peu près ce qu'il veut des subordonnés. Mais dans les groupes plus complexes comme les groupes coopératifs des cratéropes, les membres doivent établir des compromis et même résoudre des conflits, par exemple autour du fait de déterminer qui a le droit de s'accoupler. Le statut pourra donc nuancer la relation hiérarchique et va favoriser les individus de rang inférieur dans la gestion des compromis autour de ce droit. La possession d'un statut élevé, face à un individu dominant dans la hiérarchie, permettra à l'individu hiérarchiquement dominé d'obtenir, de la part du dominant, des concessions. De même, lorsque deux cratéropes sont très proches dans la hiérarchie, par exemple parce qu'ils sont de la même couvée, le statut pourra déterminer le degré de dominance, c'est-à-dire le pouvoir que l'un aura sur l'autre (le pouvoir étant défini par ZAHAVI comme constituant l'accès aux ressources).

III.4.4. L'altruisme comme stratégie conflictuelle

L'altruisme, en tant qu'exhibition performative du statut, sera dans cette perspective, le mode de conciliation des deux exigences contradictoires que nous avons énoncées comme constituant le problème à comprendre pour nous, à résoudre pour l'oiseau : il sera le parfait compromis entre le besoin de coopérer et le besoin d'affirmer sa supériorité dans la compétition en vue de la définition de ce statut. Dès lors les comportements altruistes seront considérés comme autant d'exhibitions de signaux de statut. Il semblerait, conclut ZAHAVI, que ces modes de gestion des relations par des processus d'exhibition d'actes altruistes

⁴ Cette distinction n'a pas toujours été comprise et fut la source de confusions. ZAHAVI l'explique en utilisant l'exemple du professeur : la relation qui le lie aux étudiants est une relation de type hiérarchique clair et déterminé très tôt dans la relation. Par contre, le statut du professeur dépendra de nombreux facteurs liés à ses qualités propres. De ce statut, dépendra la manière dont ce professeur sera traité et considéré : à un bon statut correspondra le respect et la déférence des étudiants ; par contre, un professeur qui a un mauvais statut ne sera ni écouté ni respecté, voire se fera accueillir par le chahut, les rires et les huées.

indiquent que les cratéropes établissent un compromis entre les conflits nécessaires à l'établissement de la hiérarchie, et leur inhibition, elle-même nécessaire à la coopération au sein du groupe. Améliorer son statut en coopérant constitue une réponse originale au dilemme. Cette réponse demande elle aussi des compétences de négociation très développées.

III.4.5. La fiabilité des revendications : le handicap

La stabilité d'un tel système ne peut cependant être assurée que si les tricheurs potentiels n'ont pas la possibilité d'utiliser de "fausses publicités" : le *principe du handicap* sera le corollaire nécessaire d'un système de ce type. Le handicap est défini comme constituant le coût de chacun de ces signaux qui expriment la valeur d'un individu. Il est la quantité d'énergie, le risque encouru, la quantité de ressources utilisées, le fardeau que représente chacun des comportements "publicitaires". En cela il est le signe que l'individu a les moyens d'assumer de telles dépenses en termes d'énergie, de risques ou de ressources.

Le coût dans cette perspective ne se résume pas à être une simple conséquence du signal, il en est la composante même, composante essentiellement fiable du système de communication (ZAHAVI, 1977) qui indique la valeur de l'individu. Ainsi, si le comportement altruiste est le compromis optimal entre la nécessité de préserver la disponibilité et l'intégrité physique des partenaires et la nécessité de faciliter son propre accès aux ressources, il peut être en même temps un indice fiable des qualités du mâle aux yeux des femelles et des rivaux.

III.4.6. Le cratérope acteur politique

Cette lecture des comportements en termes d'exhibition performative du statut social — puisque le "dire" de l'information agit sur le statut social de l'émetteur de cette information — nous semble un mode politique de gestion des conflits d'intérêt qui nous permet de considérer le cratérope comme un véritable acteur social et politique. Le conflit entre l'intérêt particulier, la survie du groupe et la disponibilité des coopérateurs se négocie de manière originale, créative et permet l'existence d'un réseau social complexe.

Cette manière de gérer le compromis semble pouvoir recevoir, chez l'humain, une interprétation parallèle. On se souviendra que le *potlatch*, dans les interprétations traditionnelles de l'anthropologie (LEVI STRAUSS), serait une manière pacifique d'affirmation de la supériorité sur l'autre. Par ailleurs, certains auteurs émettent l'hypothèse que la résolution des conflits entre l'intérêt du groupe et l'intérêt individuel dans les sociétés primitives (et les théoriciens contemporains de l'Etat Providence envisagent cette lecture pour rendre compte de la possibilité de stabilité des systèmes d'aide et de soutien supplétif aux démunis) ne se fait que grâce à l'implication particulière des participants sous la forme d'un besoin primaire de reconnaissance, d'approbation, d'estime et de dominance, ...

VI. Conclusions :

Les cratérope et les babouins sont-ils “presqu’humains” ?

Le paradigme performatif de la société nous permet de rendre compte de nombreuses “anomalies”, de comportements qui ne répondent pas aux prévisions d’une théorie en termes de règles spécifiques. Nous ne pouvons savoir ce qui, du cratérope ou de ZAHAVI, du babouin ou de STRUM, est réellement créatif ou inventif. La question ne peut, on l’aura compris, se résoudre de manière simple : nous décrivons des relations entre des chercheurs et des êtres vivants, et nous ne pouvons, de manière légitime, affirmer qui est responsable, dans une relation, de la coloration particulière de celle-ci. En d’autres termes, pour utiliser un exemple simple, cette question revient au même que celle qui consiste à se demander si c’est le dominant qui fait que la relation est une relation hiérarchique, ou si c’est le dominé. Question insoluble s’il en est, puisqu’il ne peut y avoir de dominant sans un dominé pour lui reconnaître sa dominance et inversement.

La question de la relation qui unit le cratérope et ZAHAVI, le babouin et STRUM épaulée par LATOUR est tout aussi insoluble et inutile.

Les babouins de STRUM et les cratérope de ZAHAVI sont des acteurs sociaux parce qu’ils ont été observés comme tels, et interprétés dans des grilles de lecture qui permettaient de leur reconnaître ces compétences. Le paradigme est un modèle qui permet d’inscrire des phénomènes et de les comprendre. Le paradigme performatif offre l’avantage de pouvoir rendre compte de tous les faits, sans en exclure certains en les considérant comme autant de dérapages, pathologies, mauvaises observations, écarts à la norme, anecdotes inutilisables. Un paradigme qui définit son champ d’objets en termes de recherches de règles ou d’invariants s’oblige à traiter comme autant de “détails”, ou d’anecdotes dérisoires, les comportements créatifs qui ne présenteraient pas une régularité statistique, un peu comme l’on exclurait de la définition de l’être humain les inventions des grands hommes sous prétexte qu’elles ne sont pas l’apanage de tous les hommes.

Puisque nous abordons des exemples chez l’humain, il serait intéressant, en guise de conclusion, d’envisager à la suite de LATOUR et STRUM la manière dont la socialisation ainsi définie trouve son accomplissement chez l’homme.

La tâche sociale, définie comme ce qui permet de construire et de restaurer l’ordre social, va connaître, dans le passage de la nature à la culture, un changement important. Ce changement ne réside pas tant dans la définition de la tâche ou dans la définition de ses buts, mais dans celle des moyens pratiques pour la mener à bien. Le babouin, comme les autres primates et comme le cratérope, doit faire face à une double difficulté face au travail de gestion des relations : il n’a d’autres ressources que son corps pour influencer les autres et leur imposer sa définition de la société, et il se trouve confronté à une multiplicité de facteurs changeants : les alliances sont fragiles et sans cesse renégociables, les données sont multiples et éphémères. Face à cette fragilité et cette flexibilité, le babouin doit répondre par une attention et un travail constants, la stabilité des liens sociaux demandera une intensité toute particulière. Les rituels seront multiples et l’échange de menus gestes sociaux sans répit.

Les hommes, au fur et à mesure de l'évolution du langage et des techniques, ont rendu la création des liens sociaux moins complexe et plus compliquée. Une tâche sociale est dite complexe quand elle nécessite la maîtrise d'un ensemble de facteurs tellement multiples et interférant les uns avec les autres dans les négociations que le résultat ne peut jamais être stabilisé. Une construction sociale sera définie comme compliquée quand la capacité d'organiser et d'affecter le comportement des autres peut se faire par des tâches simplifiées, en gardant un ensemble de facteurs constants, en négociant de manière séquentielle une variable à la fois (par addition de facteurs les uns après les autres) et peut s'étendre sur une vaste échelle jusqu'à des individus non présents. Au fur et à mesure de l'évolution de la société humaine, depuis les chasseurs cueilleurs jusqu'aux sociétés agricoles, les symboles et les ressources matérielles, les techniques "extrasomatiques" vont simplifier grandement la tâche des acteurs sociaux. Les négociations sociales se simplifient grâce à ces ressources symboliques et matérielles de plus en plus sophistiquées, et vont substituer aux alliances fragiles et sans cesse renégociables des sociétés complexes, des unités plus ou moins fortes et quasi permanentes au sein desquelles chaque acteur social devrait, en principe, pouvoir venir trouver sa place.

Notre société n'est plus le fait de notre attention constante, de notre construction quotidienne : nos techniques et outils culturels ont rendu sa stabilisation possible et notre tâche actuelle serait plutôt aujourd'hui de nous inscrire dans les liens sociaux que de réellement les construire.

Ceci ne signifie nullement que notre tâche sociale soit inexistante et nos rôles sociaux de simples *scripts*. De nombreux modes et modèles de stabilisation allègent notre tâche : la morale prescriptive peut ainsi jouer le rôle de raccourci que nous attribuons aux conventions. De nombreuses prescriptions morales peuvent être dès lors interprétées comme un compromis entre le bien individuel et le bien commun — « ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent ». Elles allègent notre tâche sociale mais peuvent cependant être elles-mêmes source de nouveaux conflits : conflit entre des hiérarchies de valeur (il y a plusieurs niveaux de bien commun), entre bien individuel immédiat et stratégie à long terme, entre survie immédiate et bien social, ou encore, pour reprendre la distinction freudienne, entre stratégies de plaisir et stratégies de réalité.

Les modes de stabilisation du compromis et des alliances ne sont pas les mêmes pour tous les groupes, toutes les sociétés, toutes les cultures et toutes les époques. Ils peuvent prendre les formes de l'économie de marché, du travail, de la justice, de la religion ou parfois même de la pathologie mentale (voir à ce sujet DEMARET, 1979). A nous de les comprendre comme tels et de reconnaître dans leurs manifestations nos modes de déclinaison des contrats sociaux.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER R. (1987). — *Biology of moral systems*. De Gruyter : New York.
- AXELROD R. & HAMILTON W. (1981). — The evolution of cooperation. *Sciences*, **211** : 4489 : 1390-1396.
- BROWN J. & BROWN E. (1990). — Mexican Jays : uncooperative breeding. 269-287 in : Stacey P. & Koenig W., ed. : *Cooperative breeding in birds*. Cambridge university Press.
- CYRULNICK B. (1990). — Préface in *Presqu'humain* (S. Strum). Eshel, Paris.

- DE WAAL F. (1989). — Guerre et paix chez les primates. *La Recherche*, **210** (vol 20) : 590-597.
- DE WAAL F. (1992). — *De la Réconciliation chez les Primates* (trad. M. Robert). Flammarion, Paris.
- DEMARET A. (1979). — *Ethologie et psychiatrie. Valeur de survie et phylogenèse des maladies mentales*. Mardaga, Liège.
- DESPRET V. (1995). — *La danse du cratérope écaillé et la théorie du handicap : naissance d'une théorie éthologique*. A paraître. Eds. Delagrangue, Les empêcheurs de penser en rond : Paris.
- DESPRET V. (1995). — L'origine de la vie sociale in *L'homme en société*, coll. à paraître, PUF : Paris.
- DESPRET V. (1991). — Ethique et Ethologie : une histoire naturelle de l'altruisme. *Cahiers d'éthologie*, **11** (2) : 141-266.
- JAISSON P. (1994). — *La fourmi et le sociobiologiste*. Ed. O. Jacob, Paris.
- KUMMER H. (1993). — *Vies de singes. Moeurs et structures sociales des babouins hamadryas*. Ed. O. Jacob, Paris.
- LATOUR B. et STRUM S. (1986). — Human social origins : Please tell us another story. *Journal of social and biological Structures*, **9** : 169-187.
- LORENZ K. (1969). — *L'agression*. Trad. Fritsch, V. Flammarion, Paris.
- MAYNARD SMITH J. — L'évolution du comportement. *Pour la Science*, numéro spécial Evolution : 108-120.
- PINCH T. et COLLINS H. (1994). — *Tout ce que vous devriez savoir sur la science*. Seuil, Paris.
- REEVES H.K. and P.W. SHERMAN (1991). — Intracolony Aggression and Nepotism by the Breeding Female Naked Mole-Rat. Ch. 11, 337-357 in : P.W. Sherman, J.U.M. Jarvis and R.D. Alexander : *The Biology of the Naked Mole-Rat*, Princeton, 509 p.
- REYER H. (1990). — Pied kingfisher : ecological causes and reproductive consequences of cooperative breeding. 529-557 in : Stacey P. & et Koenig W., ed. : *Cooperative breeding in birds*. Cambridge university Press.
- SMUTS B. & WATANABE J. (1990). — Social relationship and ritualized greetings in adult male baboons (*papio cynocephalus anubis*). *International journal of primatology*, **11**, 2 : 147-172.
- STRUM S. et LATOUR B. (1987). — Redefining the social link : from baboons to humans. *Social sciences Informations*, **26** (4) : 783-802.
- STRUM S. (1990). — *Presque humain* (trad. F. Simon Duneau). Eschel, Paris.
- WILSON E.O. (1975). — *Sociobiology*, Belknap Press of Harvard University Press, Harvard.
- WYNNE-EDWARDS V.C. (1986). — *Evolution through group selection*. Blackwell Scientific Publication, Oxford.
- WYNNE-EDWARDS V.C. (1972). — Ecology and the evolution of social ethics. In : J. Springler ed., *Biology and human sciences*. Oxford University press, Oxford.
- ZAHAVI A. (1977). — The testing of a bond. *Animal behavior*, **25** : 246-247.
- ZAHAVI A. (1981). — Some comments on sociobiology. *Auk*, **98** : 412-414.
- ZAHAVI A. (1988). — Mate guarding in Arabian babbler. *Proc. Int. Orn. Congr.*, **20** (Ottawa, Canada) : 420-427.
- ZAHAVI A. (1990). — Arabian babblers : the quest for social status in a cooperative breeder. 105-132 in : Stacey, P. & Koenig, W. ed. : *Cooperative breeding in birds*. Cambridge university press, Cambridge.

RÉSUMÉ : L'idée de société en éthologie

L'idée de société dans le monde animal n'est pas aisée à définir de manière univoque. Les liens entre "société" et "être social" ne semblent ni nécessaires, ni continus. Les caractéristiques communes aux différentes sociétés

animales semblent difficiles à mettre en évidence, et ce, pour deux raisons majeures : d'abord parce que la définition que les auteurs donnent du "fait social" est plurivoque et changeante au cours du temps, ensuite parce que les sociétés animales peuvent présenter des organisations très différentes, même entre espèces proches. Cet essai se propose d'analyser l'idée de société dans le monde animal selon deux niveaux de réflexion : le premier niveau se focalise sur l'idée de société (la plurivocité des définitions chez les chercheurs), le second sur la manière dont certaines espèces s'organisent pour former des sociétés (la multiplicité des formes sociales).

La première perspective se concentre sur des questions comme la subjectivité du chercheur, l'influence du contexte de représentations dans lequel il interprète ses observations, la façon dont il organise ces dernières et comment le contexte scientifique peut promouvoir une certaine manière d'organiser les observations et les interprétations que l'on en infère. Ainsi, nous pourrions constater que la **manière** de traiter les différences observées entre des espèces proches — ce que nous appellerons des écarts à la norme — peut modifier la définition de la socialité et même la description de l'organisation sociale. On peut interpréter les comportements inattendus en les considérant, selon un type de modèle ou d'interprétation, comme des pathologies, des dérapages ou des détails anecdotiques. Mais on peut également adopter une autre grille de lecture qui permette de considérer ces comportements "anormaux" comme les témoins de la créativité des individus considérés comme des acteurs sociaux. La grille d'interprétation du chercheur, en adoptant une certaine définition de ce qu'est "être social", affecte la manière dont le chercheur pourra décrire la constitution d'une société.

Mais ces grilles de lecture et la subjectivité du chercheur ne sont pas seuls à rendre compte de la pluralité des sens du terme "société". L'animal va participer plus ou moins activement à la vie sociale de son groupe. Ce "plus ou moins activement" peut recevoir plusieurs définitions : nous n'en retiendrons qu'une. Nous considérerons l'animal social en posant une question qui nous semble un indicateur fiable de la créativité sociale de tel ou tel acteur particulier : comment s'organise le compromis chargé d'assurer la gestion du conflit entre les intérêts de l'individu et ceux du groupe ? Ce compromis est-il déjà partiellement résolu, comme chez les abeilles ? Ou ce compromis doit-il faire l'objet de négociations intenses, comme chez les babouins ? Comment la stabilisation de ce compromis affecte-t-elle la socialisation et les compétences sociales des acteurs ? Nous verrons que les babouins *Papio hamadryas* observés par KUMMER offrent une réponse très différente de celle que l'on peut observer chez les babouins *Papio anubis* observés par STRUM. Nous pourrions tenter de comprendre ce qui, de la grille de lecture et des caractéristiques propres du babouin, donne une définition relativement différente de la socialité des espèces étudiées. Les nouvelles interprétations offrent de nouvelles manières de tenir compte de certaines observations et nous donnent une nouvelle image de l'animal social. Ces nouvelles grilles, appliquées à titre d'exemple à un oiseau social, le cratérope écaillé (*babler*) *Turdoïdes squamiceps*, permettent de rendre compte des manières complexes par lesquelles ces oiseaux résolvent au mieux le conflit entre les intérêts individuels et ceux du groupe et débouchent sur la justification de la nouvelle interprétation des comportements altruistes et des rituels proposée par l'auteur qui les observe.

Mots clés : Société, social, paradigme performatif, constructivisme, babouins, hyménoptères, cratérope, dominance, réseau.

SUMMARY :
The Idea of Society in Ethology

The idea of society in the animal world is not easy to define unambiguously. The links between “society” and “social being” seem neither necessary nor continuous. The characteristics shared by the different animal societies seem difficult to highlight, and this for two main reasons : first, because the definition of the “social fact” given by authors may be interpreted in various ways and has kept changing over the years, second because the organizations of animal societies may vary widely, even among close species. This paper attempts to analyse the idea of society in the animal world from two perspectives : the first focuses on the idea of society (the variety of definitions among researchers), the second on the way in which some species get organized to form societies (the variety of social forms).

The first perspective centres on questions concerning more directly the subjectivity of the researcher, the influence of the representation context in which he interprets his observations, the way in which he organizes the latter and how the scientific context can promote a particular way of organizing the observations as well as the interpretations drawn from them. In that way, we shall see that the way of dealing with the differences observed among close species — what we shall call deviations from the norm — may modify the definition of sociality and even the description of the social organization. Unexpected behaviour can be interpreted as pathologies, deviations or anecdotal details according to the type of model or interpretation chosen. But another reading grid can also be adopted which will allow regarding that “abnormal” behaviour as a testimony of the creativeness of the individuals considered to be social actors. Being based on a given definition of “social being”, the interpretation grid of the researcher influences the way in which the researcher will describe the constitution of a society. But these reading grids and the researcher subjectivity are not the only factors accounting for the multiplicity of meanings of the word “society”. The animal will participate in the social life of its group more or less actively. This “more or less active participation” may be defined in different ways : we shall only retain one definition. We shall consider the social animal by asking one question which we think is a reliable indicator of the social creativeness of such or such given actor : How can a compromise be worked out that will help to solve the conflict between the interests of the individual and those of the group ? Is this compromise already partly reached, as is the case, for instance, among bees ? Or does require intense negotiations, as is the case among baboons ? How does the stabilisation of this compromise affect socialisation and the social competences of the actors ? We shall see that the baboons *Papio hamdryas* observed by KUMMER give a very different answer from that observed in the baboons *Papio anubis* observed by STRUM. We shall attempt to understand, what in the reading grid and in the very characteristics of baboons gives a relatively different definition of the sociality of the species studied. These new interpretations will provide new ways of allowing for some observations and give us a new image of the social animal. These new grids, applied by way of example to a social bird, the babbler *Turdoïdes squamiceps*, will make it possible to show complex ways of solving the conflict between individual interests and those of the group and provide a justification of the new interpretation of altruistic behaviour and rituals proposed by the author who observed them.

Key words : Society, social, performative paradigm, constructivism, baboons ; Hymenoptera, babblers, dominance, network.